RÉFLEXIONS

SUR

LES PRÉJUGÉS

Qui s'opposent aux progrès & à la perfection

DE L'INOCULATION.



RÉFLEXIONS

SUR

LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRÈS
ET A LA PERFECTION

DE L'INOCULATION.

Par M. GATTI, Médecin-Conſultant du Roi, & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Piſe.



A BRUXELLES,

Et se trouve à Paris,

Chez MUSIER fils, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCCLXIV.

TABLE DES MATIERES.

INTRODUCTION, Pag. 1

CHAP. Ier. *Préjugés sur la nature de la petite Vérole*, 13

CHAP. II. *Préjugés sur la Méthode d'inoculer*, 51

CHAP. III. *Préjugés sur la contagion de la petite Vérole inoculée*, 105

CHAP. IV. *Préjugés sur le retour de la petite Vérole après l'Inoculation*, 159

CONCLUSION, 210

Heu quantum descivit secutis dein sæculis à priscâ gloriâ Medicina, quam turpiter ab efficacissimo artis magistro, usu, ad figmenta ludentis ingenii defecit! Damnosa quid non imminuit inertia, dum ab laboriosâ observatione ad Philosophorum placita, ab dictatis naturæ ad garrulitatem, ab Hippocratis effatis ad libidinem fingendi devolutam dolemus. Boerh.



REFLEXIONS

Sur les Préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation.

INTRODUCTION.

C'EST à regret qu'après le grand nombre d'ouvrages publiés ſur l'Inoculation, j'entreprends encore d'écrire ſur une matiere auſſi rebattue. C'eſt à regret que je vois ſe perdre à raiſonner & à diſputer un tems que de nouvelles expériences rempliroient bien mieux & bien plus utilement pour le bien de l'hu-

manité. J'avois toujours cru qu'il ſuffiſoit de laiſſer l'Inoculation ſe juſtifier elle-même par ſes ſuccès, tandis que les ravages que fait la petite Vérole naturelle en aſſureroient de plus en plus la néceſſité. Je ne penſois pas qu'une pratique très-ſimple & plus facile que le traitement de la plûpart des maladies les mieux connues, ſeroit regardée avec une auſſi grande défiance, & trouveroit d'auſſi grands obſtacles à ſon établiſſement. Je me perſuadois que l'Inoculation pratiquée depuis pluſieurs ſiecles par des peuples entiers, adoptée dans pluſieurs pays de l'Europe, couronnée par tant de ſuccès en Angleterre, en Italie, en Suiſſe, en Hollande, n'éprouveroit pas autant de contradic-

tions dans une Nation éclairée ; enfin, je ne prévoyois pas que chez le plus doux de tous les peuples, il se trouveroit des hommes qui mettroient de l'aigreur, de la haine, & toutes les passions, dans la discussion d'une question qui intéresse aussi fortement le bien de l'humanité. Je me suis trompé sur tout cela.

C'est à Paris qu'on a fait en 1719 la premiere Inoculation connue en Europe (*a*). C'est à Paris qu'en 1724, neuf Docteurs en Théologie ont décidé que l'Inoculation n'étoit point contraire aux principes de la

(*a*) Jean-Théodore Eller, Médecin célebre, Auteur d'un ouvrage, intitulé : *De cognoscendis & curandis morbis præsertim acutis Regiomonti & Lipsiæ*, 1762, instruit par un Médecin Grec, nommé *Carazza*, inocula un enfant avec le plus grand succès. Voyez l'ouvrage cité page 150.

Morale & de la Religion. C'eſt à Paris qu'un des premiers génies de notre ſiecle (*a*) a écrit, il y a plus de trente ans, en faveur de l'Inoculation. C'eſt à Paris que le plus célebre, le plus zélé & le plus éloquent apôtre (*b*) de l'Inoculation, a donné des ouvrages qui ont été traduits dans les principales langues de l'Europe, & ont perſuadé des milliers de perſonnes. C'eſt à Paris qu'un Prince du Sang royal (*c*) a donné à la Nation l'exemple d'un amour paternel, tendre & éclairé tout à la fois, en faiſant inoculer ſes deux enfans. Le plus fameux Inoculateur de l'Europe (*d*) & un des

(*a*) M. de Voltaire.
(*b*) M. de la Condamine.
(*c*) Monſeigneur le Duc d'Orléans.
(*d*) M. Kirk Patrick.

plus célebres Médecins (*a*) de nos jours, ont été appellés à Paris pour inoculer. C'eſt à Paris qu'on a fait le plus d'ouvrages ſur l'Inoculation, & c'eſt à Paris que l'Inoculation a fait le moins de progrès. C'eſt à Paris qu'il y a peut-être encore moins d'Inoculations de faites que de Brochures pour ou contre l'Inoculation. C'eſt à Paris qu'on demande encore ſi les Inoculateurs ne ſont pas des empoiſonneurs publics. C'eſt à Paris que la Faculté de Médecine & la Faculté de Théologie ſont occupées en 1764, à examiner ſi l'Inoculation doit être tolérée ou proſcrite.

Dans ces circonſtances, quand le motif d'être utile ne me ſuffiroit pas pour me déterminer à écrire en fa-

(*a*) M. Tronchin.

veur de l'Inoculation, je m'y trouverois forcé par des raiſons qui me ſont perſonnelles.

Etranger en France, où je ne ſuis pas venu pour inoculer, un ami m'a prié d'inoculer ſes enfans. Le ſuccès a encouragé quelques perſonnes à qui j'ai rendu le même ſervice; celles-ci en ont déterminé d'autres, & bien-tôt j'ai acquis la petite célébrité d'Inoculateur.

Auſſi-tôt on a vû ſe ranimer à Paris la guerre qu'on faiſoit à l'Inoculation. A meſure que les Inoculations ſe ſont multipliées, elle eſt devenue plus vive; & elle s'eſt tournée avec plus de violence contre moi, à meſure que j'en ai fait un plus grand nombre.

J'avois cru pouvoir appaiſer les cris que la calomnie élevoit en don-

nant au public la liſte des perſonnes que j'avois inoculées , en rendant compte avec ſimplicité & bonne foi de la méthode que j'avois ſuivie , des accidens mêmes qui m'étoient arrivés. J'avois pris la peine de répondre à quelques objections, quoique je ne les cruſſes pas dignes d'une réponſe ſérieuſe. Tout ce que j'ai fait a été inutile. Les ennemis de l'Inoculation & les miens ne rallentiſſent rien de leur violence. Des Médecins même, partiſans au moins en apparence de l'Inoculation , ſe joignent à ceux qui la combattent, parlent & écrivent contre moi.

J'avoue que cette guerre opiniâtre m'a enfin animé à défendre avec plus de chaleur une cauſe avec laquelle ma cauſe perſonnelle de-

vient déſormais unie fort étroitement; mais une autre conſidération eſt venue ſe joindre encore à tous ces motifs: l'influence qu'une Nation auſſi éclairée que celle-ci a ſur toutes les autres, me fait penſer que ſi l'Inoculation s'établît une fois à Paris, elle triomphera bien-tôt dans le reſte de l'Europe; & que le moyen le plus ſûr pour étendre cette pratique & pour la rendre univerſelle, eſt de l'introduire dans un pays qui eſt aujourd'hui le centre des Sciences & des Arts; ainſi rien n'eſt plus intéreſſant pour l'Inoculation, & j'oſe dire pour l'humanité, que la maniere dont cette queſtion ſera décidée à Paris. Conſidération qui doit engager tous ceux qui ont des connoiſſances relatives

à cet objet, à les communiquer au public, comme elle m'y a déterminé moi-même.

Dans d'autres tems & d'autres circonſtances, j'aurois défendu l'Inoculation ſeulement en la préſentant ſous le point de vue ſous lequel elle doit être regardée, en la montrant comme une pratique ſimple & facile, en lui ôtant l'air d'importance & de difficulté qu'on lui a donné, & qui a le plus contribué à groſſir le nombre des obſtacles qui s'oppoſent à ſon établiſſement. J'aurois recueilli ce qu'on connoît de vérités conſtatées ſur cette matiere; en raſſemblant les faits, je ſerois peut-être parvenu à ajouter quelque choſe à ce que tant d'habiles gens ont écrit en faveur de l'Inoculation; & ce

qui auroit été plus important encore, à établir une ſuite de maximes propres à guider dans cette pratique : mais cet ouvrage qui ſeroit court, demanderoit un travail aſſez long. Les circonſtances ſont preſſantes, & il m'a paru plus convenable de ſuivre un autre plan.

Telle eſt la force de la vérité ſur l'eſprit humain, que préſentée à l'homme, lorſque les paſſions ne le troublent point, & que les préjugés ne l'aveuglent pas, elle le ſoumet infailliblement à ſon empire. Les paſſions ne ſe ſoutiennent pas long-tems contre la raiſon, parce que l'intérêt qui les fait naître & qui les nourrit, change comme les circonſtances ; mais le préjugé né de l'ignorance, & que le tems fortifie, eſt plus dura-

ble, & il eſt par-là l'ennemi le plus redoutable de la vérité. Ainſi il ſuffit de détruire les préjugés, & la vérité s'établit comme d'elle-même & ſans effort. Il ſuffit d'éloigner les obſtacles de la route, & bientôt on s'empreſſe d'y entrer.

Dans l'état où ſe trouve actuellement l'Inoculation en France, il n'eſt plus queſtion de combattre des préjugés populaires & groſſiers, auxquels les perſonnes médiocrement inſtruites ne ſe laiſſent plus entraîner, tels que ceux-ci; *que la petite Vérole inoculée eſt auſſi dangereuſe que la naturelle; que l'Inoculation laiſſe après elle les ſuites les plus funeſtes; que l'Inoculation eſt une pratique homicide & contraire à la Morale & à la Religion; &c.* D'autres obſtacles, des préjugés

d'une autre eſpece, adoptés & répandus par des gens de l'Art, par des perſonnes inſtruites, & favorables d'ailleurs à l'Inoculation, & par des Inoculateurs même, s'oppoſent encore à ſon établiſſement.

Ces préjugés ſont 1°. ceux qui regardent la nature de la petite Vérole en général. 2°. Les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer. 3°. Les préjugés contre l'Inoculation, fondés ſur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre. 4°. Les préjugés ſur la crainte du retour de la petite Vérole après l'Inoculation. Nous allons les parcourir & les combattre, & ce ſera le plan & l'objet de ce petit Ecrit.

CHAPITRE I.

Préjugés ſur la nature de la petite Vérole.

COMME il n'y a aucune maladie auſſi univerſelle & auſſi funeſte que la petite Vérole, il n'y en a aucune ſur laquelle l'eſprit des hommes ſe ſoit autant exercé pour en découvrir la nature, & pour en expliquer les effets.

Une foule innombrable d'Auteurs ont traité cette matiere, & on trouve dans leurs écrits la raiſon de tout. A les en croire, la nature de la maladie eſt connue, les cauſes des phénomenes ſont à découvert; mais ſi on brûloit tous ces ouvrages, en

conſervant ſeulement quelques faits vrais & utiles qu'on y rençontre, & quelques obſervations bien faites, (ce qui feroit un livre bien court,) la Médecine & le Genre humain y gagneroient beaucoup.

Quelques hommes ſeulement ont eu la modeſtie d'ignorer & de douter, & de s'en tenir aux faits qui frappoient leurs ſens, ſans vouloir s'appuyer ſur leur raiſon qu'ils ſentoient chancelante, auſſi-tôt qu'ils vouloient s'en ſervir pour remonter des phénomenes à leurs cauſes.

On ne trouve dans les ouvrages de Sydenham, l'oracle de tous les bons Médecins, ſpécialement dans la petite Vérole, que des faits & des obſervations, & l'aveu de ſon ignorance, tant ſur la nature de la mala-

die, que ſur les cauſes de la plûpart de ſes ſymptomes.

Boerhaave qui a pouſſé l'étude des cauſes dans la Médecine plus loin qu'aucun autre, & qui avoit lu plus de mille Auteurs ſur la petite Vérole, déclare qu'il n'a rien à ajouter à ce que Sydenham en a dit, & ſe renferme comme lui dans la deſcription des faits & dans l'obſervation.

Le commun des Médecins au contraire n'ignore rien ; c'eſt d'après la connoiſſance des cauſes qu'ils raiſonnent de la petite Vérole ; & ce qui eſt encore pis, c'eſt d'après cette connoiſſance qu'ils parlent de l'Inoculation, qu'ils la condamnent, ou qu'ils l'approuvent, ou qu'ils en dictent les regles (*a*).

(*a*) Cet abus prend ſa ſource dans l'eſtime

Le premier soin de cette science prétendue, a été de créer certaines

trop grande que les hommes font de leur raison, & dans la fausse opinion où nous sommes presque tous, que nous pouvons trouver dans nos pensées seulement, les forces que la nature employe, & les moyens avec lesquels elle agit. Incapables le plus souvent de la patience qu'il faut avoir, & de la lenteur qu'il faut mettre dans la recherche & dans l'observation des effets; pour parvenir de leur connoissance à celle des causes, nous nous hâtons de rapprocher les faits nouveaux, des faits déja connus; la plus foible analogie nous détermine à faire ces rapprochemens, & nous élevons avec précipitation un systême qui n'est pas celui de la nature, & qu'une seule observation détruit.

Mais s'il y a une science dans laquelle ces erreurs soient funestes, c'est surtout la Médecine, Art admirable, dont l'action s'exerce sur la vie & la santé des hommes, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a de plus essentiel pour eux, & sur les phénomenes les plus compliqués & les plus fugitifs de ceux que la nature nous présente. En Médecine la croyance d'une seule erreur,

expressions,

expreſſions, certains mots vagues & mal définis, par leſquels on a voulu exprimer, non pas le phénome-

la ſuppoſition fauſſe d'une ſeule cauſe, peuvent faire plus de mal que l'ignorance de cent cauſes & de cent vérités, parce que la ſuppoſition d'une cauſe détourne de la connoiſſance des faits, & que d'un autre côté la connoiſſance des faits multipliés peut nous diſpenſer de celle des cauſes.

C'eſt cette fantaiſie, je dirois preſque cette fureur, de vouloir expliquer tout, qui dans un Peuple raiſonneur a tellement altéré le langage que le malade, au lieu d'expoſer au Médecin avec ſimplicité ce qu'il ſent, ne lui dit preſque que ce qu'il penſe, lui indique la cauſe de ſon mal, au lieu de lui en faire connoître les accidens & les ſymptomes; lui dit qu'il eſt *échauffé, qu'il a le ſang vif, allumé, brûlé, fouetté, appauvri, une bile qui ne coule pas, une lymphe épaiſſie, un lait répandu, de l'âcreté dans les humeurs, l'eſtomac froid, le foie chaud, un engorgement, les nerfs délicats, agacés, picotés,* &c. de ſorte qu'avec des malades auſſi ſçavans, il ne reſte rien au Médecin ni à ſçavoir ni à faire.

ne, mais sa cause. Tels sont les mots, *fermentation*, *levain*, *humeur*, *developpement*, *ébullition*, *raréfaction*, *effervescence*, *germe*, &c.

Si ces termes n'étoient employés que par les ignorans, qui ne leur donnent aucune signification bien déterminée, on pourroit leur en permettre l'usage, en se souvenant toujours que dans leur bouche ce sont des mots vuides de sens; mais employés par les Artistes eux-mêmes, ils prennent dès-lors une signification scientifique, ils paroissent exprimer la maniere d'agir de la nature, sous le masque de la science, ils amenent l'erreur.

Qu'on se donne la peine de définir ces mots, & qu'ensuite on cherche dans la maladie l'existence de

la choſe définie, & on verra les faits ſe refuſer à ces vaines explications.

On parle de fermentation dans la petite Vérole. Quelque définition qu'on donne du mot *fermentation*, elle renfermera toujours l'idée de mouvement inteſtin dans la matiere qui fermente, & l'idée de changement dans la nature de cette matiere après la fermentation. Or on ne trouve aucun ſigne de mouvement inteſtin dans le ſang pendant la maladie, ni aucun changement après.

Le ſang d'un homme qui vient de guérir de la petite Vérole, eſt de la même nature que celui qu'il avoit auparavant.

On l'a obſervé dans l'inſtant qu'il ſort de la veine d'un malade de la petite Vérole, & non plus que dans

toutes les autres maladies, on n'a jamais pû y appercevoir le moindre indice de fermentation, d'efferveſcence, d'ébullition, de raréfaction, de mouvement inteſtin.

La chaleur, la fréquence du pouls, ne dénotent que l'augmentation du mouvement progreſſif du ſang, & cette augmentation ne dénote qu'une fréquence & une force plus grande dans les contractions du cœur, & point du tout ce mouvement inteſtin qui accompagne la fermentation.

Pourquoi cette prétendue fermentation ne s'exciteroit-elle qu'une fois dans la vie, (ſelon l'opinion la plus probable qu'on n'a qu'une ſeule fois la petite Vérole,) pendant que le ſang ſe renouvelle continuellement dans l'économie animale?

On ſçait que la fermentation, ſoit

ſpiritueuſe, ſoit acide, ſoit putride, eſt toujours un mouvement ſpontané. Le concours de l'air, d'un certain degré de chaleur, l'intervention du levain même, ne ſont que des circonſtances acceſſoires, & ne ſont pas des cauſes véritables. La petite Vérole au contraire, comme nous le verrons plus bas, eſt toujours produite par l'action d'une matiere étrangere introduite dans notre corps.

Il eſt vrai que le pus des boutons eſt une matiere qui a ſubi ce qu'on appelle fermentation putride; mais partout où il y a ſuppuration, il y a fermentation putride, & cela ne veut dire autre choſe, ſinon que du ſang ou quelqu'autre matiere animale devenue ſtagnante, s'eſt putréfiée par la chaleur naturelle & par les au-

tres circonſtances qui entraînent néceſſairement la putréfaction, & ne ſignifie point que la cauſe qui a pouſſé cette matiere à la peau, c'eſt-à-dire la maladie, ſoit une fermentation.

Qu'on définiſſe le mot *humeur*; ce mot preſque inconnu dans la Médecine des autres tems & des autres Nations, ce mot qui épargne tant de recherches & tant de doutes aux malades & aux Médecins, ce mot enfin qu'on employe ſans ceſſe en parlant de la petite Vérole, & on trouvera qu'on n'y attache aucune idée; ou ſi on y en attache quelques unes, que ce ne ſont que des idées vagues & incompletes, qui ne peuvent apporter dans la pratique qu'incertitude & qu'erreur. Un exemple va nous en convaincre.

Sans que je puiſſe deviner préciſément quelle définition on donneroit de ce terme ſi vague, il me ſemble qu'on veut faire entendre qu'il y a en nous une humeur particuliere, qui dans la petite Vérole ſe ſépare de la maſſe des autres humeurs & ſe porte à la peau : c'eſt cette humeur, dit-on, qui conſtitue la matiere des boutons ; c'eſt cette humeur qui quand elle reſte en-dedans, occaſionne les accidens fâcheux de la petite Vérole, les dépôts, les inflammations, &c.

Si cette idée eſt juſte, & qu'on veuille la ſuivre dans ſes conſéquences, il faut penſer qu'il doit reſter d'autant moins de cette humeur au-dedans, qu'il y en a une quantité plus grande portée

à la peau ; & par conséquent que c'est à la suite des petites Véroles légeres ou discretes qu'on doit craindre les effets de cette humeur, comme les dépôts & les inflammations, plutôt qu'à la suite des petites Véroles abondantes & confluentes ; ce qui est démenti par une expérience constante.

Mais au lieu de nous arrêter à combattre en détail chacune de ces fausses idées, nous allons faire connoître la source d'où elles découlent. Nous allons montrer qu'elles doivent leur origine à une notion fausse, ou au moins incertaine de la maladie de la petite Vérole ; & en détruisant cette notion pour y substituer des faits, nous renverserons d'un seul coup tous les préjugés, & nous ne trouverons plus d'obstacles dans le

le chemin qui peut nous conduire à la vérité.

Cette notion fauſſe ou au moins incertaine, qui a donné naiſſance à tant de préjugés, eſt l'opinion que la petite Vérole eſt une maladie ſpontanée ; c'eſt d'après cette idée qu'on a penſé qu'il y avoit un *germe* à développer, une *humeur* à purger, une *fermentation* à exciter, &c.

C'eſt d'après cette idée qu'on a imaginé une différence entre la petite Vérole qu'on a appellée naturelle, & la petite Vérole inoculée ; qu'on a cru que celle-ci pouvoit produire des effets funeſtes dans le corps humain.

C'eſt d'après cette idée qu'on a donné preſque toutes les regles du

traitement de la petite Vérole en général, de la préparation à l'Inoculation, & de la méthode d'inoculer; regles pour la plûpart trop générales, incertaines ou fauſſes, comme nous le ferons voir dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt d'après cette idée qu'on a prétendu que l'Inoculation ne garantiſſoit pas du retour de la petite Vérole, que la meilleure inoculation étoit celle qui donnoit une petite Vérole plus abondante, &c. préjugés qui s'oppoſent ſi fortement encore à l'établiſſement de cette pratique, & que nous combattrons auſſi.

Or cette opinion, que la petite Vérole eſt une maladie ſpontanée, eſt abſolument incertaine, & toutes les obſervations, toutes les analo-

gies, tous les faits, ſemblent concourir à nous faire penſer qu'elle n'exiſte jamais que par la voie de la contagion & de la communication. Nous allons développer cette vérité avec quelque étendue.

Telle eſt la nature du corps humain, que dans l'état même de la plus parfaite ſanté, certaines matieres appliquées dans la plus petite quantité à quelqu'une de ſes parties, changent merveilleuſement ſon état, dérangent toutes ſes fonctions, & cauſent ſouvent ſa deſtruction.

Ces matieres, qu'on nomme *poiſons*, produiſent des maladies qui ne ſont point ſemblables entr'elles, mais qui ſont toujours l'effet conſtant & déterminé de l'eſpece de poiſon qu'on a employée.

La Vipere donne la mort, après avoir couvert tout le corps d'une affreuse jaunisse. Elle affecte le bas-ventre.

La morsure du Serpent à sonnettes affecte les poumons & la poitrine.

La morsure du Seps produit une gangrene & une putréfaction dans la membrane adipeuse, qui s'étendant dans toutes les parties du corps, le détruit enfin après l'avoir tout corrompu.

Une soif inextinguible, suit la morsure du Dipsas ; une léthargie mortelle, celle de l'Aspic.

Tout le sang sort par l'extrémité des arteres, après la morsure de l'Hœmorrhous (*a*).

(*a*) Tout le monde sçait que ces symptomes

La plus petite goutte d'huile de tabac, appliquée à une legere incision, cause la mort avec des accidens particuliers à cette espece de poison.

Qu'on imagine une suite de ces poisons les plus violens choisis dans les trois regnes de la nature, & une certaine quantité de chacun appliquée à une legere incision faite au bout du doigt d'autant d'hommes sains & robustes, chacun de ces hommes sera conduit à la mort par une maladie différente.

Quelle est la nature de ces poisons? Quel rapport y a-t-il entre leur nature & les effets meurtriers

effrayans sont l'effet d'un venin contenu dans des vésicules placées dans les gencives de ces animaux, qui passe dans l'incision faite par leurs dents.

qu'ils produisent dans le corps humain ? Par quel méchanisme amenent-ils des phénomenes si variés & si merveilleux ? Ce sont-là des mysteres que la sagacité humaine n'a pas pu encore pénétrer, & ne pénétrera peut-être jamais.

Il y a un autre genre de poisons bien plus funestes à l'homme, parce qu'ils sont bien plus répandus. Ce sont des matieres appartenantes au corps humain qui en tirent leur origine, & qui appliquées & pour ainsi dire semées dans un autre corps, se reproduisent & se multiplient ; mais leur reproduction ne se fait que par un dérangement dans la machine qui est plus ou moins grand, & qui est différent selon la différente nature du poison.

Qu'on prenne du pus d'un bubon d'un pestiféré, de la salive d'un enragé, du virus d'un vérolé; qu'on applique la plus petite quantité de ces matieres à une légere incision faite dans quelque partie du corps d'autant d'hommes robustes & sains, chacun de ces hommes aura une maladie différente, mais toujours correspondante à la matiere appliquée. Dans tous, le poison appliqué se trouvera reproduit & multiplié; l'un aura la peste, l'autre la rage, &c. & le pus du pestiféré, & la salive de l'enragé, seront de même nature que la salive & le pus appliqués, & se reproduiront & se multiplieront de la même maniere, s'ils sont à leur tour semés dans un autre corps; comme la graine d'une

plante mise dans un sol convenable se reproduit & se multiplie, assimilant à sa nature certaines parties du terrein où elle est plantée.

Il y a autant d'especes de ces derniers poisons, qu'il y a de maladies contagieuses, & leur nature est aussi différente que la nature des maladies qu'elles produisent. Chaque espece de ces poisons produit toujours une maladie d'un caractere constant & déterminé.

Ces poisons sont plus ou moins actifs, plus ou moins subtils ; de-là le plus ou moins de véhémence & de promptitude dans leurs effets, & le plus ou moins de facilité à passer du corps du malade dans celui du sain.

Mais il est constamment vrai que

toutes les maladies qu'on gagne par la contagion, ſont l'effet d'une matiere étrangere, qui eſt paſſée du corps du malade dans celui du ſain, & s'eſt appliquée à quelque partie; comme aux poumons par la reſpiration, à l'eſtomac par la déglutition, à la peau par l'attouchement, aux parties qui ſont ſous la peau par une inciſion, &c.

Nous ne connoiſſons pas mieux la nature & l'action de ces poiſons contagieux, que celles des poiſons ſimples, que nous fourniſſent les animaux venimeux, & les autres regnes de la nature.

Maintenant qu'on recueille tous les phénomenes que preſentent les poiſons agiſſans ſur le corps humain, & tous les caracteres des ma-

ladies contagieuſes, & qui exiſtent dans l'homme par la voie de la communication, & qu'on raſſemble d'un autre côté tous ceux qui accompagnent la petite Vérole, on ſe convaincra que cette maladie eſt auſſi l'effet d'un poiſon appliqué à quelque partie de notre corps; que ce poiſon eſt dans la matiere qui forme les boutons de la petite Vérole, & que ſa formation eſt dans l'économie animale l'effet d'une matiere étrangere; comme la ſortie du ſang par l'extrémité des arteres après la morſure de l'Hœmorrhous, eſt l'effet d'une matiere qui eſt paſſée des gencives de ce ſerpent dans le corps de l'homme mordu; comme, &c.

Semblable aux poiſons & aux matieres qui portent les maladies

contagieuſes, & plus active encore à certains égards, la matiere des boutons de la petite Vérole, produit la petite Vérole dans l'homme, ſi elle eſt introduite dans le corps par une légere inciſion, ſi elle eſt frottée ſur la peau, ſi elle eſt reſpirée par le nez ou avalée avec la ſalive, & ſi le ſujet en eſt ſuſceptible.

La plus petite quantité de cette matiere fraîchement recueillie ou ſechée, ce que l'on peut en prendre avec la pointe d'une épingle dans le pus d'un bouton, ce que l'on en peut à peine appercevoir à la vue, donne la maladie également.

Ce ſont des expériences mille fois répétées, & ce ſont autant de moyens dont on ſe ſert pour inoculer chez différentes Nations.

Un homme ſain & ſuſceptible de la petite Vérole, gagne la maladie s'il reſpire dans l'atmoſphere de quelqu'un qui en eſt attaqué, ou s'il le touche, & on dit qu'il l'a gagnée par contagion. Dans ce cas il faut auſſi que la cauſe du mal ſoit paſſée du corps du malade dans celui du ſain, & cette cauſe doit être quelque matiere qui n'exiſtoit pas dans le malade avant ſa maladie. Elle doit donc être dans la matiere des boutons, qui s'eſt appliquée à quelque partie du corps du ſain, comme à ſa peau par l'attouchement, à ſes poumons par la reſpiration, à ſon eſtomac par la déglutition, &c.

Donc la petite Vérole que l'on a par contagion, eſt l'effet de l'application de la matiere variolique à

quelque partie du corps, auſſi-bien que celle que l'on a par l'Inoculation; avec cette ſeule différence que dans l'Inoculation, c'eſt l'intelligence qui applique le poiſon, dans la contagion, c'eſt le haſard.

Il eſt difficile qu'on nous conteſte rien de ce que nous avons avancé juſqu'à préſent. On conviendra facilement que la petite Vérole priſe par contagion eſt l'effet de l'application de la matiere variolique, auſſi bien que celle qu'on a par l'Inoculation : mais nous avons un pas de plus à faire, & nous devons combattre l'opinion de ceux qui prétendent que la petite Vérole a lieu indépendamment de toute contagion, & qu'elle eſt quelquefois ſpontanée.

Qu'on prenne garde, 1°. que nous

ne nous chargeons pas de prouver *qu'elle ne peut pas être* ſpontanée ; notre aſſertion n'énonce qu'un ſimple fait. *La petite Vérole telle que nous la connoiſſons, eſt toujours priſe par la contagion.* 2°. Que nous ne voulons pas même donner des preuves poſitives contre cette prétendue ſpontanéité ; mais qu'il nous ſuffit de faire voir qu'elle n'eſt appuyée ſur aucune raiſon ſolide. Les préjugés que nous combattons, ſuppoſant cette ſpontanéité de la petite Vérole, lorſqu'une fois nous aurons montré l'incertitude de ce prétendu principe, tous les ſyſtêmes qu'on a élevés ſur ce fondement tombent à terre. C'eſt à ceux qui ont elevé ces ſyſtême, d'établir par des démonſtrations la vérité du principe qui en eſt la

baſe. Pour nous il nous ſuffit d'oppoſer un ſimple doute, une poſſibilité, une vraiſemblance, contre une aſſertion auſſi haſardée, & nous aurons atteint au but que nous nous propoſions.

1°. L'analogie que nous avons fait remarquer entre la petite Vérole, d'un côté, & les maladies contagieuſes & les poiſons; le rapport qui ſe trouve entre la maniere d'agir des matieres virulentes, que les unes & les autres fourniſſent; la reſſemblance des loix que ſuit la communication de la petite Vérole & celle de ces maladies; la reproduction ſemblable de ces virus dans l'économie animale, toutes ces raiſons nous conduiſent à penſer auſſi, que la petite Vérole, comme la

peſte, comme les maladies vénériennes, comme les accidens terribles, qui ſont les ſuites de la morſure des animaux venimeux, n'eſt jamais que l'effet de l'application d'une matiere étrangere, & ne vient jamais ſpontanément.

2°. L'hiſtoire de cette maladie confirme fortement cette conjecture. On ne trouve aucun veſtige de ſon exiſtence avant le ſixieme ſiecle de l'Ere chrétienne, dans les monumens hiſtoriques qui nous ſont parvenus; elle a été inconnue en Europe juſqu'au douzieme, & en Amerique, juſqu'à ce que les Européens l'y euſſent portée, il y a environ 200 ans. Elle n'eſt connue dans le Groenland, que depuis 30 ou 40 ans. Elle regne preſque continuellement

continuellement dans les grandes Sociétés, où les causes de la contagion sont toujours subsistantes & voisines, & passagerement dans les petites. Il y a des Sociétés isolées & qui ont peu de commerce avec les autres, où des générations entieres se succedent sans la connoître. Ne sont-ce pas-là les caracteres d'une maladie qui n'est pas spontanée ? Avons-nous d'autres raisons pour croire que la peste & les maladies vénériennes son toujours l'effet de la communication du virus ?

3°. La seule raison qui peut porter à croire que cette maladie est quelquefois spontanée, est qu'elle se montre assez souvent, sans qu'on puisse suivre la route par

laquelle la contagion eſt arrivée ; mais cette preuve eſt manifeſtement inſuffiſante. La prodigieuſe ſubtilité du virus variolique, fait qu'il arrive à nous par mille voies qui nous ſont abſolument inconnues. Il peut être porté par l'air & les vents, à une diſtance indéfinie ; comme la pouſſiere ſeminale de certaines plantes du palmier, par exemple, va féconder la femelle à une diſtance de pluſieurs lieues ; il s'attache aux habits, aux animaux, à toutes ſortes de matieres ; c'eſt un ennemi inviſible qui nous frappe, ſans que nous puiſſions nous défendre, & qui nous bleſſe, ſans que nous puiſſions voir l'arme dont il ſe ſert.

4°. Cette opinion, que la petite

Vérole n'eſt jamais ſpontanée, eſt adoptée par de très-grands Médecins. Il eſt vrai que ceux qui ont connu cette vérité, n'en ont pas tiré toutes les conſéquences qui en découlent; mais au moins n'a-t-elle pas été méconnue entierement, & aujourd'hui même parmi les ennemis de l'Inoculation, pluſieurs l'adoptent & la regardent comme certaine.

Le plus grand nombre des Médecins n'a pas nié poſitivement que la petite Vérole fût toujours l'effet de la contagion. Ils n'ont pas pu prononcer avec autant d'aſſurance contre une vérité de fait, qui s'offroit aſſez facilement à leurs yeux; mais en convenant que cette maladie étoit contagieuſe & n'étoit

que contagieuſe, ils n'ont pas laiſſé d'admettre en même tems un principe abſolument contradictoire à celui-là, ou au moins ils l'ont ſuppoſé dans la pratique & dans toutes les autres idées qu'ils ſe ſont faites de cette maladie : puiſque toute leur doctrine de *développement d'humeur*, de *fermentation*, &c. ſuppoſe néceſſairement la préexiſtence de la cauſe de la maladie dans le corps humain, la préexiſtence d'un germe, la ſpontanéité de la petite Vérole, &c.

Je ſçais qu'on ne manquera pas de me dire, ſi la petite Vérole n'eſt jamais ſpontanée, d'où eſt venue la premiere petite Vérole dans l'eſpece humaine ?

L'objection eſt preſſante. Voici

ma réponſe : Je n'en ſçais rien, & je ne ſuis pas obligé de le ſçavoir, pour juſtifier les doutes que j'ai propoſés contre le principe que je combats, que la petite Vérole eſt quelquefois ſpontanée. C'eſt à ceux qui ſuppoſent que cette maladie peut arriver ſans communication & ſans contagion, de nous prouver un principe, qui eſt le fondement de tout leur ſyſtême. J'oppoſe de ſimples doutes, & ces doutes ſuffiſent. Je demanderai à mon tour : *Si la peſte, ſi les maladies vénériennes ne ſe prennent jamais que par contagion, d'où eſt venue la premiere peſte, la premiere Vérole dans l'eſpece humaine?*

Peut-être a-t-il fallu des ſiecles, & un concours de circonſtances, qui ne ſe retrouveront jamais pour

amener la premiere peste dans le premier homme qui l'a eue au fond de l'Afrique. Mais nous voyons qu'à présent & dans l'état actuel où se trouve l'espece humaine, on n'a la peste que par communication. Nous pouvons dire la même chose des maladies vénériennes, & quoi qu'il en soit de leur premiere origine qui se perd dans l'histoire de l'homme, si elles ont été une fois spontanées, elles ne le sont plus actuellement, & il est question de ce qui est actuellement.

Quoiqu'on ne puisse pas répondre bien précisément à cette question, on n'est pas en droit pour cela d'imaginer que la peste, la Vérole sont des maladies spontanées. Les faits nous montrent que

ces maladies ne ſe prennent jamais que par communication. Nous avons des faits ſemblables, & ſans doute plus multipliés & plus conſtamment ſuivis, relativement à la petite Vérole. Ne ſuffiſent-ils pas, & ſera-t-on en droit d'y oppoſer des raiſonnemens vagues & incertains, & d'exiger de nous que nous éclairciſſions des myſteres que la nature cache à nos yeux.

Auſſi-tôt qu'on veut aller plus loin que les faits, la nature de cette maladie & les phénomenes qui l'accompagnent, deviennent la matiere d'une infinité de queſtions, dont une ſeule doit effrayer l'homme qui ſçait ignorer & douter.

Quelle eſt la nature du poiſon variolique?

Sur quelle partie du corps commence-t-il à exercer ſon action ? eſt-ce dans le ſang ? eſt-ce dans les nerfs ? eſt-ce dans les fibres ? eſt-ce dans le corps muqueux ?

Comment ſon activité s'étend-elle ſur toute la machine, en donnant la fievre, &c ?

Comment un atôme de ce poiſon ſe multiplie-t-il, juſqu'à donner quelquefois pluſieurs livres de matieres, parfaitement ſemblables à lui ?

Quelle eſt dans le corps humain la matiere qu'il aſſimile à ſa nature ?

Pourquoi n'agit-il qu'une ſeule fois dans la vie ſur l'économie animale ?

Pourquoi cet atome variolique eſt-il ſi actif ſur un homme qui vient

de

de naître, puiſque appliqué en une quantité infiniment petite, il lui donne la petite Vérole ; & ne produit-il enſuite aucun effet ſur ce même homme, dans un âge plus avancé, quand il n'y a peut-être pas dans ſon corps un ſeul atome de la matiere dont il étoit formé quand il eſt venu au monde ?

La matiere des boutons eſt-elle le poiſon même, ou le nid du poiſon ?

Si toutes ces queſtions, & une infinité d'autres que nous pourrions propoſer, ſont encore trop obſcures & trop difficiles à réſoudre ; ſi nos connoiſſances ſur cette matiere ſont ſi bornées, & ſi les jugemens formés ſur les cauſes ſont ſi trompeurs, qu'a-t-on autre

choſe à faire, que de s'en tenir uniquement à l'obſervation ? Il n'y a rien à craindre avec un tel guide ; s'il ne nous mene pas bien loin, du moins nos pas ſeront aſſurés. On va voir que c'eſt encore pour ne s'être pas abandonné à ſa conduite, qu'on a adopté la plus grande partie des idées qu'on s'eſt faites, relativement à la Méthode d'inoculer.



CHAPITRE II.

Préjugés ſur la Méthode d'inoculer.

LES préjugés relatifs à la Méthode d'inoculer, en nuiſant à la perfection de la pratique, ont contribué beaucoup & contribuent encore à entretenir l'éloignement, que l'ignorance & la timidité inſpirent pour l'Inoculation.

Les regles qu'on a données ſur cette matiere, regardent la préparation des ſujets, le choix de la matiere variolique, & le traitement de la maladie.

Préjugés ſur la préparation.

Préparer un ſujet à l'Inocula-

tion, c'eſt travailler à lui donner les diſpoſitions néceſſaires pour avoir la petite Vérole avec le moindre détriment poſſible de ſa ſanté. D'où il ſuit, qu'avant de donner des regles pour la préparation, il eſt néceſſaire de déterminer quelles ſont ces diſpoſitions. Or il ne paroît pas qu'on ait mis à cette recherche le ſoin qu'elle demandoit, ni qu'on ait pris les meilleurs moyens pour y réuſſir.

L'abſence de toute autre maladie, la température de l'air, le choix de l'âge & de la ſaiſon, un ſang moins diſpoſé à l'inflammation, ont été regardés unanimement comme les diſpoſitions déciſives pour procurer une petite Vérole bénigne ; & il faut convenir que ces condi-

tions ſont utiles, puiſque les petites Véroles dangereuſes ſont ſouvent accompagnées de circonſtances contraires : mais l'expérience nous montre que ſouvent auſſi toutes ces circonſtances favorables étant données, la petite Vérole eſt mauvaiſe, & qu'on a quelquefois une petite Vérole bénigne avec les diſpoſitions oppoſées.

Il paroît donc que la bénignité & la malignité de cette maladie, ne dépendent pas ſeulement de ces diſpoſitions connues, mais encore de quelques autres qui ne le ſont pas, ou qui le ſont moins, non pas qu'elles ſe refuſent à l'obſervation, mais parce qu'on a négligé de les obſerver, & parce qu'on a cherché à les déterminer, moins d'aprés les faits

& l'expérience, que d'après des raiſonnemens incertains ſur la nature de la maladie.

Selon l'opinion commune, la condition la plus importante pour le bon ſuccès de l'Inoculation, celle qu'on a principalement en vûe dans la préparation, eſt la moindre diſpoſition dans le ſang à l'inflammation. De-là le régime antiphlogiſtique, les purgations, les ſaignées, &c.

On voit aiſément que cette condition a été preſcrite d'après l'idée que la petite Vérole eſt une maladie inflammatoire, une fermentation, une efferveſcence, &c. Mais cette idée eſt-elle bien exacte? ou plutôt n'eſt-elle pas abſolument fauſſe? L'inflammation qui conſtitue eſſentiellement les maladies in-

flammatoires, n'eſt qu'un ſymptome dans la petite Vérole; & elle eſt un ſymptome néceſſaire, puiſque ce n'eſt que par l'inflammation & la ſuppuration des boutons, que la nature ſe délivre de la matiere morbifique.

Un jeune homme ſain, robuſte & ſanguin, & dont le ſang a par conſéquent la plus grande diſpoſition à l'inflammation, a quelquefois une petite Vérole, ſoit naturelle, ſoit inoculée, très-légere & très-bénigne; tandis qu'une fille qui eſt foible & délicate, & qui a le moins de cette diſpoſition inflammatoire, l'a confluente & mortelle. On regarde donc mal à-propos l'exemption de cette diſpoſition à l'inflammation, comme une con-

dition décisive pour avoir une petite Vérole bénigne.

Mais supposons que dans un sujet qu'on doit inoculer, il faille diminuer cette disposition à l'inflammation; il ne paroît pas qu'on ait jamais déterminé avec certitude, jusqu'à quel point cette diminution doit être poussée. Un Crocheteur à la fleur de son âge, plein de force, accoutumé au travail & au vin, peut à force de saignées, de purgations, de diete, &c. acquérir un sang presqu'entierement dissous, un sang aqueux, & semblable à celui d'un hydropique. Si on l'inocule en cet état, la petite Vérole sera pour lui au moins aussi dangereuse, que dans son premier état naturel. Ainsi voilà des extrémités qu'il faut éviter.

D'un autre côté, un ſujet peut ſe trouver naturellement dans un état où la préparation ne ſerviroit qu'à le porter vers l'une de ces extrémités. Donc il y a un point mitoyen qu'il faut ſaiſir. Or quelles regles a-t-on ſuivies juſqu'à préſent, pour juger ſi le ſujet eſt dans cet état? A-t-on penſé que ſouvent la préparation peut être nuiſible, en éloignant le ſujet de cet état mitoyen, & en l'écartant de ſon état habituel & naturel?

On croit qu'il eſt néceſſaire de préparer tous les ſujets. Les regles que nous trouvons dans les ouvrages ſur l'Inoculation, & celles que ſuivent dans la pratique la plus grande partie des Médecins Inoculateurs, de purger, de ſaigner, &c.

ſont générales. Quoiqu'on prépare ainſi plus ou moins, &c. on prépare & on purge toujours. Il eſt pourtant manifeſte qu'il doit arriver très-ſouvent qu'une pareille préparation tombe ſur un ſujet qui ſe trouve dans un état neutre : elle peut même tomber ſur un ſujet dont le ſang ſeroit trop diſſout, trop aqueux, trop dépourvu de cette partie phlogiſtique qu'on veut toujours diminuer, & alors elle ſera évidemment nuiſible.

Les moyens employés pour cette préparation, ſont incertains auſſi. On employe la ſaignée pendant la préparation, pour diminuer la diſpoſition à l'inflammation. Mais ignore-t-on que rien ne diſpoſe à la pléthore, autant que la ſaignée dans

un sujet sain ? que la saignée qui est un remede contre l'inflammation, lorsque l'inflammation existe, produit souvent un effet contraire deux ou trois semaines avant l'arrivée de l'inflammation ? Ignore-t-on les expériences de M. Dodart ? (*a*) Ignore-t-on enfin ce que plusieurs grands Médecins ont observé, que les saignées faites avant l'arrivée de la petite Vérole pour préparer le sujet à l'avoir benigne, ne servoient à rien, & nuisoient très-souvent.

Nous citerons seulement Sydenham. « J'atteste, dit ce grand homme, » que la plus violente de toutes les petites Véroles confluentes » que j'aie vues, & qui conduisit le » malade au tombeau le onzieme

(*a*) V. les Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1732.

» jour, eſt tombée ſur une jeune
» fille au moment où elle venoit
» d'être délivrée d'un rhumatiſme
» par des ſaignées abondantes &
» multipliées. Fait qui m'a perſuadé
» que la ſaignée n'eſt pas auſſi utile
» que je l'avois crû pour rendre la
» petite Vérole plus benigne (*a*) ».

Voilà donc la plus grande inflammation, puiſqu'on veut regarder la petite Vérole comme une maladie inflammatoire, ſurvenue à la ſuite de ſaignées *abondantes & multi-*

(*a*) *Sanctè aſſero inſigniſſimum fere omnium quos mihi unquam videre contigit è confluentium genere morbum, & qui ægram undecimo die jugulavit, juvenculæ ſuperveniſſe, ubi primum à rheumatiſmo uſitatâ illâ methodo copioſæ & iteratæ venæ ſectionis, fuerat liberata. Atque hinc primùm mihi innotuit Phlebotomiam non perindè atque ego priùs arbitrabar variolis, intra juſtos limites coercendis conducere.* Sydenham, *Diſſert. Epiſt.*

pliées. Que de doutes ne doivent pas s'élever ſur cet effet prétendu de la ſaignée de prévenir l'inflammation ; que d'obſcurités, que d'incertitudes ſur les avantages de la préparation telle qu'elle eſt pratiquée communément.

Pourquoi jugeroit-on plus favorablement de l'uſage des purgatifs ? Ils diminuent comme la ſaignée la maſſe du ſang, par la ſéparation plus grande qu'ils occaſionnent dans toutes les glandes inteſtinales. En nétoyant, comme on dit, le canal inteſtinal, ils emportent cette humeur glaireuſe qui le tapiſſe, & qui y eſt utile & même néceſſaire dans l'ordre de la ſanté. Enfin ils portent dans les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins une irritation qui ſe commu-

nique à tout le ſyſtême nerveux. Ils doivent donc ſouvent détériorer la ſanté, & par conſéquent rendre la petite Vérole plus mauvaiſe. En un mot, s'il faut quelquefois purger, s'il faut quelquefois ſaigner, c'eſt bien moins ſouvent qu'on ne le penſe, & ce n'eſt jamais par les raiſons qu'on en a données juſqu'à préſent.

Concluons qu'il y a bien de la précipitation à donner des regles auſſi poſitives & auſſi générales dans une matiere où le doute eſt ſi raiſonnable, & où les exceptions ſont ſi fréquentes; que ces regles ſont inſuffiſantes, ſouvent nuiſibles; qu'on les a plutôt ſuppoſées que prouvées; qu'on les a déterminées plutôt d'après des idées incertaines ſur la nature de la petite vérole, que d'après

l'expérience ; & qu'enfin il ne faut pas condamner ſi légérement ceux qui croyent devoir les négliger dans beaucoup de circonſtances.

Cette doctrine de la préparation, comme elle eſt reçue communément, ſeroitappuyée ſur la théorie la mieux raiſonnée, qu'il me ſeroit encore impoſſible de ne pas la regarder comme fort incertaine d'après les faits que j'ai eus ſous les yeux. Pour ne parler que des Inoculations que j'ai faites à Paris de cent & tant de ſujets, il y en a quelques-uns que j'ai ſaignés & purgés ; j'ai preſcrit le regime anti-phlogiſtique à la plûpart, & le regime contraire à quelques autres. J'en ai préparé quelques-uns pendant pluſieurs mois. Il y en a une trentaine que je n'ai

point du tout préparés, & qui n'ont rien changé dans leur ſyſtême de vie, à qui je n'ai rendu d'autre ſervice que d'appliquer à leur corps un peu de matiere variolique, & que j'ai abandonnés entierement à la nature ; & j'atteſte que ces derniers que je n'ai pas préparés, parce que j'ai crû qu'ils n'avoient beſoin d'aucune préparation, puiſqu'il n'y avoit rien à changer dans leur état, ſont ceux-là même qui ont eu la maladie la plus légere. On aura beau me dire qu'il valoit mieux que leur maladie fût plus grave; je ne connois point cet avantage prétendu. L'Inoculation en général, & les miennes en particulier, dûſſent-elles être décriées par cet endroit, je n'adopterai jamais l'art cruel de changer une indiſpoſi-
tion

tion légere de ſa nature, en une maladie importante & longue.

Toutes ces erreurs ſont venues principalement de ce qu'on s'eſt occupé beaucoup trop de procurer les diſpoſitions qu'on croyoit devoir amener une petite Vérole benigne, & qu'on n'a pas aſſez obſervé celles dans leſquelles ſe trouvent communément les ſujets qui ont une petite Vérole peu abondante. Les moyens de procurer ces diſpoſitions ne peuvent pas être abſolument certains, & après tout, on peut ſe diſpenſer d'inoculer ceux à qui elles manquent. Au lieu que lorſque la nature a préparé les voies à la petite Vérole, préparation qu'elle fait bien plus ſûrement que l'art, & qu'il eſt bien plus aiſé de reconnoître que de pro-

curer ; alors il ne reſte plus au Médecins que de ne pas la troubler dans ſon action, parce que l'effet du poiſon variolique, c'eſt-à-dire, la qualité de la maladie, eſt une ſuite infaillible des diſpoſitions du ſujet, à moins que des cauſes extérieures ne dérangent la marche de la nature (*a*).

Dans quel pays l'Inoculation eſt-elle une pratique ſûre ? Eſt-ce là où les Inoculateurs s'occupent *unique-*

(*a*) Ceci nous conduit à une obſervation très-importante : c'eſt qu'il faut toujours exiger de l'Inoculateur qu'il forme ſon prognoſtic ſur la marche de la maladie, ſur la quantité & la qualité des boutons, &c. & ce prognoſtic ſera la véritable épreuve de ſon habileté, ſelon qu'il ſera vérifié ou démenti par les événemens, parce qu'il n'y a que celui qui connoît les diſpoſitions qui puiſſe prévoir les effets du poiſon qu'il applique.

ment de procurer les diſpoſitions qu'ils croyent convenables, ou dans ceux où on cherche principalement à reconnoître dans les ſujets le moment où ſe trouvent les conditions qu'une obſervation conſtante a toujours montrées ſuivies du ſuccès.

Dans tout le Levant, où la petite Vérole naturelle eſt auſſi meurtriere qu'ailleurs, l'Inoculation eſt toujours ſans danger. C'eſt-là qu'on trouve des femmes qui ont inoculé dix mille perſonnes, ſans qu'il leur ſoit arrivé aucun accident ; & c'eſt là que le plus ſouvent la ſeule préparation miſe en uſage, eſt de reconnoître ſi le ſujet eſt préparé par la nature.

C'eſt-là qu'après avoir obſervé que les ſujets ſains qui ont une ha-

leine douce, une peau ſouple, & dans leſquels une petite bleſſure ſe cicatriſe promptement, ont une maladie légere; après s'être aſſuré par l'expérience, que la qualité de la maladie eſt en raiſon compoſée de ces trois conditions, on commence par examiner ſi elles ſe trouvent dans le ſujet qu'on veut inoculer, & où ces diſpoſitions une fois reconnues ou procurées par une préparation bien différente de celle qui eſt reçue parmi nous, on inocule ſans crainte & ſans danger.

Il ne ſeroit pas difficile de raiſonner ſur ces diſpoſitions. On pourroit indiquer le principe de ce rapport, entre la benignité de la petite Vérole & les conditions de l'haleine, de la peau, & de la cicatriſation

d'une plaie. On pourroit faire entendre comment la nature de l'haleine dépendant de la matiere de la tranſpiration dans les poulmons, & cette matiere étant la partie la plus fluide du ſang, la qualité du ſang peut être indiquée par ce phénomene bien plus ſûrement que par tous les autres moyens connus juſqu'à préſent (*a*) ; comme l'odeur

(*a*) Il y a ſans doute quelques maladies dans leſquelles on remarque à la vûe quelque altération dans le ſang ; mais ces ſignes viſibles ſont en petit nombre, pendant que les altérations ſont auſſi variées que les maladies & les tempéramens. A l'exception d'un ou deux cas, la diagnoſtique tirée du ſang eſt entierement incertaine. Le plus grand Médecin ne peut diſtinguer ni par la vue, ni par le tact, ni par d'autre moyen connus, le ſang d'un homme de celui d'un chien, d'un mouton, & beaucoup moins celui d'un homme de celui d'un autre, & l'on peut dire aſſez généralement, que les Médecins

de la tranſpiration, qui n'eſt à proprement parler que l'odeur du ſang, fait diſtinguer au chien ſon maître entre mille autres perſonnes.

On pourroit dire que dans cette maladie, la matiere morbifique ſe portant à la peau par les vaiſſeaux qui en compoſent la texture, la perméabilité de ces vaiſſeaux conſtitue la ſoupleſſe de la peau, & indique la facilité que la matiere morbifique aura de s'y porter.

On pourroit dire que la petite Vérole agiſſant ſur les nerfs (*a*),

ne voyent rien de plus dans le ſang humain, que ce que voyoient les aruſpices dans le ſang des victimes, c'eſt-à-dire, l'humaine crédulité.

(*a*) Tous les poiſons agiſſent ſur les nerfs: l'éruption variolique affecte conſtamment la ſymmétrie, comme la diſtribution des nerfs: elle ne ſe porte jamais ſur les parties paraliſées dans

& les nerfs étant l'instrument immédiat de la nutrition des parties, & en conséquence de la cicatrisation, la facilité de la cicatrisation doit former encore un indice favorable.

Ceux qui ont observé tous les phénomenes de cette maladie, & qui connoissent la théorie solide de l'Art, sentiront l'importance de ces observations, & comprendront comment les effets du poison variolique dépendant de la condition des nerfs, du sang & de la peau,

lesquelles les nerfs ont perdu leur action. J'ai vû deux exemples d'hémi-plegiaques, c'est-à-dire, de personnes attaquées de paralisie sur la moitié du corps, couverts de boutons sur la partie saine, sans en avoir sur la partie paralitique. Nous citons ces faits, & nous donnons cette idée à développer aux personnes instruites. Ce principe seul pourroit fournir la matiere d'un ouvrage absolument neuf.

& la ſagacité humaine n'ayant point d'autre moyen pour connoître ces conditions, que d'obſerver l'odeur de l'haleine, la ſoupleſſe de la peau, & la facilité de la cicatriſation, ces trois caractères peuvent guider ſûrement l'Inoculateur. Mais on aura peine à comprendre comment des femmes deſtituées de toute eſpece de connoiſſances ſur l'économie animale, ont pu parvenir à des réſultats auſſi délicats & auſſi juſtes, à moins qu'on ne ſente bien la vérité de cette maxime, preſque générale en Médecine, & vraie, ſurtout dans la matiere que nous traitons, que la plus belle théorie ne conduit pas auſſi loin & auſſi ſûrement que la plus ſimple obſervation.

L'âge & la ſaiſon convenables à l'Inoculation,

l'Inoculation, ont été auſſi mal déterminés que les autres conditions. L'âge & la ſaiſon dans leſquels on a les diſpoſitions néceſſaires, ſont l'âge & la ſaiſon qui conviennent, & non pas l'âge entre cinq & huit ans, ou la ſaiſon du printems. L'un peut être inoculé à un mois, & l'autre à ſoixante ans. La ſaiſon convenable pour l'un eſt l'été, & pour l'autre l'hyver. Mais il ne faut pas oublier que toutes ces circonſtances ſont peu importantes, & que la ſeule qui le ſoit véritablement eſt l'état actuel du ſujet.

D'après ce qu'on vient de lire ſur la préparation & le choix des ſujets propres à l'Inoculation, j'avertis mes Lecteurs, qu'on ne manquera pas de dire, que je n'exige

& que je n'employe aucune prépa-ration. Je m'y attends bien, & je ne compte pas ſur la bonne-foi des gens prévenus, ou contre moi, ou contre l'Inoculation. Mais pour les perſonnes raiſonnables & ſans prévention, je remarquerai en finiſſant cet article, que le réſultat véritable & ſommaire de toute ma doctrine ſur la préparation eſt, *qu'il ne faut pas préparer ceux qui n'ont pas beſoin d'être préparés.*

Cette doctrine ne paroît pas d'abord fort néceſſaire à enſeigner; on peut croire qu'elle eſt inconteſtable, & que tout le monde en convient: & cependant c'eſt préciſément ce principe dont on s'eſt écarté le plus dans la pratique de l'Inoculation.

N'eſt-il pas évident, en effet,

que ceux qui preſcrivent des regles de préparation générales & uniformes, que ceux qui croyent toujours néceſſaire de ſaigner, de purger, &c. ceux qui ne penſent pas qu'un ſujet puiſſe jamais être préparé par la nature; ceux que les conditions de l'haleine, de la peau, de la cicatriſation, ne raſſurent pas contre les prétendus dangers de l'Inoculation, ne peuvent pas convenir qu'*il ne faut pas préparer ceux qui n'ont pas beſoin d'être préparés*, ou ce qui eſt la même choſe, n'admettent pas qu'il y ait des ſujets qui n'ont pas beſoin d'être préparés.

Préjugés ſur le choix de la matiere variolique.

Si les regles qu'on a données

juſqu'à préſent ſur la préparation, ſont l'ouvrage des préjugés, on peut bien dire la même choſe de celles qu'on donne pour le choix de la matiere avec laquelle on doit communiquer la petite Vérole; avec cette différence, que celles-ci n'entraînent pas dans la pratique des conſéquences auſſi funeſtes. Nous les examinerons ſeulement, pour montrer qu'on a négligé les plus importantes, & qu'ici encore on n'a pas aſſez conſulté l'obſervation.

On a preſcrit: 1°. De prendre la matiere des boutons d'une petite Vérole la plus benigne & la plus diſcrete: 2°. de la prendre dans un ſujet ſain: 3°. de ne point employer une matiere variolique affoiblie.

1°. Il ſeroit abſurde ſans doute,

de choiſir pour inoculer la matiere d'une petite Vérole confluente, de préférence à celle d'une petite Vérole benigne. Mais l'importance que l'on met à cette regle, marque le préjugé où l'on eſt, que la petite Vérole que l'on donne, dépend de la qualité de celle qu'on employe pour la communiquer. Or, on ſçait par un grand nombre d'expériences, que la matiere d'une petite Vérole très-confluente, donne une petite Vérole de la meilleure eſpece, ſi le ſujet eſt bien diſpoſé; & que la matiere d'une petite Vérole très-benigne, donne à un ſujet mal diſpoſé une petite Vérole très-mauvaiſe; & enfin, que la qualité de la petite Vérole que

l'on donne, dépend uniquement de la diſpoſition du ſujet auquel on la donne, & point du tout de la qualité de la petite Vérole dont on a emprunté la matiere: parce que la matiere des boutons contient toujours le même poiſon, ſoit que les boutons ſoient en grande quantité, comme dans la petite Vérole confluente, ou en petite quantité, comme dans la petite Vérole diſcrete & légere.

2°. On doit certainement prendre la matiere dans un ſujet ſain, plutôt que dans un ſujet mal ſain; par la même raiſon, qu'on doit la prendre d'une bonne, plutôt que d'une mauvaiſe eſpece.

Mais en preſcrivant cette régle, qu'a-t-on entendu par un ſujet ſain?

Il nous ſemble qu'on n'a pas donné à cette expreſſion la ſignification qu'elle doit avoir ici.

Il nous paroît que par un ſujet ſain, on a entendu celui qui étoit en bonne ſanté, au moment où il a été attaqué de la petite Vérole, ou celui dont la petite Vérole n'étoit pas accompagnée de ſymptomes dangereux. Mais dans la vérité, le ſujet ſain dans lequel on doit prendre la matiere variolique, eſt celui dont la petite Vérole n'eſt accompagnée d'aucune maladie contagieuſe, quel que ſoit d'ailleurs l'état de ſa ſanté, que ſa petite Vérole ſoit abondante ou légere, qu'il ait quelque autre maladie non contagieuſe, unie à la petite Vérole, ou qu'il n'en ait point.

Il eſt certain qu'on peut communiquer avec la petite Vérole les maladies qui ſont contagieuſes ; la rougeole, par exemple, la fievre ſcarlatine. Je cite ces deux maladies, parce que j'ai eu le malheur de donner avec la petite Vérole une fois la rougeole, il y a pluſieurs années, une autrefois la ſcarlatine ; mais ſans aucun accident conſidérable, m'étant ſervi pour inoculer du pus des boutons de perſonnes qui avoient ces maladies, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Mais on ne communiquera pas la pulmonie, la paraliſie, le ſcorbut, la goute, en inoculant la petite Vérole d'un pulmonique, d'un paralitique, d'un ſcorbutique, d'un gouteux, comme on ne communique-

roit pas ces maladies, en introduiſant une goutte du ſang de celui qui en eſt attaqué, dans une inciſion faite à un homme ſain, & comme elles ne ſe communiquent point par le contact, par la reſpiration; en un mot la matiere variolique ne communique point les maladies du ſujet dans lequel on la prend, à moins que ces maladies ne ſoient contagieuſes, & que leur poiſon ne ſoit contenu dans la matiere des boutons (*a*).

(*a*) Il y a plus de maladies contagieuſes qu'on ne s'imagine communément; & j'ai toujours penſé qu'une partie de celles qu'on appelle ſimplement épidémiques, ſont vraiment contagieuſes, bien que le poiſon qui les porte ſoit inconnu, & que la communication s'en faſſe par des voies inconnues. Mais quoique la pe-

Quant à la troiſieme regle de ne

tite Vérole ſoit quelquefois unie à quelqu'autre maladie contagieuſe, & que la matiere varioliqûe puiſſe contenir quelqu'autre poiſon contagieux, & communiquer par conſéquent deux maladies à la fois ; ce danger, loin déloigner les hommes de la pratique de l'Inoculation, fournit un argument déciſif en ſa faveur. Le danger de la combinaiſon d'une maladie contagieuſe avec la petite Vérole, eſt bien plus grand, lorſqu'on attend cette maladie, que lorſqu'on la prend par la voie de l'Inoculation. Dans le premier cas on peut choiſir un lieu, des tems, des circonſtances où il n'exiſte, au moins ſenſiblement, aucune contagion, aucune épidémie : on peut prendre la matiere variolique d'un Sujet dans lequel, d'après des obſervations qui peuvent avoir un très-grand degré de certitude, il n'y a aucune maladie contagieuſe. Mais on eſt privé de ces avantages dans le cas de la petite Vérole naturelle. Le poiſon qui la porte eſt ſouvent combiné avec quelqu'autre poiſon contagieux, & cette combinaiſon eſt une des principales cauſes des ravages qu'elle fait.

point employer une matiere vario-
lique affoiblie, c'eſt à l'occaſion
des inoculations que j'ai faites,
qu'elle a été preſcrite ; c'eſt à Paris
qu'on l'a imaginée. Elle n'eſt jamais
venue dans la tête d'aucun Inocula-
teur, d'aucun Médecin hors de Pa-
ris. Je ne crois pas que ce préjugé
mérite d'être combattu ſérieuſement.
Je ne puis que renvoyer à ce que
j'en ait dit dans ma Lettre à M.
Roux, Médecin de la Faculté de
Paris, & je proteſte ici de nou-
veau, que je ſuis perſuadé qu'il ſeroit
utile de pouvoir affoiblir la matiere
variolique, qu'il ne reſteroit plus
rien à deſirer dans l'Art d'inocu-
ler, ſi on pouvoit y parvenir,
mais que je ne connois aucun

moyen d'obtenir cet affoibliſſement.

Seulement s'il m'eſt permis de haſarder ici une conjecture, je penſe qu'une matiere variolique qui a paſſé par pluſieurs corps, en ſervant ſucceſſivement à pluſieurs Inoculations, a moins de malignité que la matiere d'une petite Vérole naturelle, & que peut-être on devra un jour à l'Inoculation l'affoibliſſement de ce poiſon parmi les hommes.

Il eſt aſſez naturel de penſer que le poiſon variolique en paſſant par différentes corps choiſis, pourroit inſenſiblement acquérir une meilleur nature, s'apprivoiſer, pour ainſi dire, avec le corps humain, s'affoiblir & ſe dénaturer inſenſible-

ment par ces tranſplantations ſucceſſives, & ceſſer enfin de jouer un rôle ſi conſidérable parmi les poiſons contagieux.

Pluſieurs maladies contagieuſes qui ont affligé les hommes, ſe ſont ſucceſſivement affoiblies, & ont enfin diſparu de la terre, pendant que d'autres qui ſubſiſtent encore parmi nous, y ont bien moins de malignité, & y exercent bien moins de ravages que dans les ſiecles qui nous ont précédé.

L'analogie vient encore fortifier cette conjecture. Combien de ſemences dans les végétaux ont conſervé leur nature inutile ou nuiſible, tant que le haſard ou les vents les ont jettées indifféremment ſur la

terre, & sont devenues ensuite utiles & salutaires à l'homme, lorsque l'art & l'intelligence les a successivement semées & plantées dans un sol choisi? Plusieurs de nos plantes potageres étoient dans leur nature primitive, mauvaises au goût & même vénéneuses, & on les trouve telles encore à la campagne ou dans les bois, où l'art humain ne les a point travaillées. Le bled seroit peut-être encore un chiendent inutile dans les marais de l'Egypte, ou dans les champs de la Sicile, sans l'art de ceux qui en choisissant les grains, le sol & la plantation, changerent sa nature au grand avantage de l'homme, & mériterent une place parmi les Dieux.

C'eſt ainſi que la matiere de la petite Vérole ſemée ſucceſſivement dans des corps choiſis & ſains, & qui ſeroient pour elle des ſols peu favorables, parce que la vigueur de la nature y altéreroit & dompteroit la force de ſon poiſon, peut dégénerer peu à peu de ſa premiere activité, & devenir moins nuiſible au corps humain.

S'il y a donc des conſeils à donner ſur le choix de la matiere variolique, c'eſt de prendre la matiere variolique d'une petite Vérole inoculée, & même qui a ſubi pluſieurs Inoculations, & de la prendre dans un ſujet qui n'ait aucune maladie contagieuſe unie avec la petite Vérole ; & l'on doit regarder

comme inutiles ou peu importantes, les autres regles qu'on a prescrites.

Préjugés ſur le traitement.

La petite Vérole inoculée & la naturelle étant la même maladie, les erreurs établies ſur le traitement de l'une & de l'autre, doivent être à-peu-près les mêmes. Jettons un coup-d'œil ſur ces erreurs, relativement à la petite Vérole naturelle.

D'après les calculs les plus modérés, la quatorzieme partie des hommes qui naiſſent meurent de la petite Vérole, & ſur ceux qui ſont attaqués de cette cruelle maladie, le nombre de ceux qui en meurent, eſt au nombre de ceux qui en réchappent,

chappent, ſelon quelques Ecrivains, comme un à dix ; ſelon d'autres, comme un à ſept ; & enfin d'après quelques tables, & en particulier d'après celles que l'Hôpital de l'Inoculation de Londres vient de fournir, comme un à quatre. Que de crainte d'outrer, on prenne un milieu entre tous ces réſultats, & on conviendra toujours qu'une partie conſidérable du genre humain eſt victime de la petite Vérole ; & comme cette maladie eſt communément traitée par les Médecins, on ſera auſſi forcé de convenir que la petite Vérole exerce ſes ravages malgré les ſecours de la Médecine.

Voilà déja la puiſſance de l'art

ſur cette maladie au moins infiniment bornée. Mais nous allons plus loin, & nous ne craignons pas de dire que l'art même tel qu'il eſt aujourd'hui entre les mains du commun des Artiſtes, c'eſt-à-dire, avec ſes erreurs & ſes préjugés, rend la petite Vérole plus meurtriere; qu'une grande partie de ceux qui en meurent eſt la victime de l'ignorance des Médecins ; & que s'il y avoit encore un certain nombre de maladies auſſi dangereuſes que celles-là & traitées auſſi mal; l'Art préviendroit preſque toujours les loix de la nature , qui forcent à la mort tout homme vivant.

On ſçait que la petite Vérole eſt beaucoup moins meurtriere dans les

campagnes que dans les Villes, & parmi le peuple que parmi les riches & les grands; & pour rendre raiſon de ce phénomene ſans inſulter à la Médecine, on fait valoir la tempérance des gens de la campagne, la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent, la ſimplicité de leur nourriture, &c. & on ne parle pas de leur indigence qui les prive de toutes les commodités de la vie, de leurs travaux qui les épuiſent; on diſſimule qu'ils ſont expoſés à toutes les injures de l'air, à toute l'intempérie des ſaiſons; qu'ils n'ont qu'une nourriture indigeſte, mal ſaine, &c.

Si nous voulons être de bonne foi, nous trouverons une des principales raiſons de cette différence

dans les ſecours de l'art mal entendus, qui ſont funeſtes aux riches, aux habitans des Villes; tandis que la nature abandonnée à elle-même, mais libre dans ſon action, ſauve plus ſouvent le peuple & les gens de la campagne.

C'eſt l'aveu qu'ont fait pluſieurs Médecins : & pourquoi craindrois-je d'imiter leur ſincérité ? Nous n'en citerons qu'un, nous pourrions en citer cent autres. « Dans cette ma» ladie, dit Baglivi, les enfans des » riches périſſent plus ſouvent par les » remedes que par la force du mal ».

Lors même que la petite Vérole n'eſt pas dangereuſe de ſa nature, combien de fois arrive-t-il que les Médecins la rendent telle, ou au

moins longue & cruelle? J'ai vû des enfans ſains & bien diſpoſés, attaqués d'une petite Vérole naturelle la plus légere & la plus bénigne qu'on pût deſirer, je les ai vûs condamnés par les loix de l'Art aux ſaignées, aux purgations, aux apozèmes, aux véſicatoires, &c. & des larmes de pitié & d'indignation ont coulé de mes yeux.

Et comment l'art ne ſeroit-il pas dangereux, s'il eſt incertain? Il y a preſque autant d'opinions qu'il y a d'Auteurs ſur le traitement de cette maladie. Ce qui eſt propoſé par l'un eſt deſapprouvé par d'autres. Le traitement qui eſt à la mode dans un pays, eſt rejetté dans un autre; celui qu'on y pratique à préſent, eſt

contraire à celui qu'on y pratiquoit il y a vingt ans : incertitude qui devroit ſuffire ſeule pour faire adopter l'Inoculation.

Il eſt vrai que la plûpart des Médecins ſont d'accord à donner la préférence à la Méthode de Sydenham : mais combien s'en écartent dans la pratique ? Combien peu ſçavent prendre l'eſprit de ſes regles pour les modifier & les accommoder aux différentes circonſtances ?

On comprend bien que ces erreurs & ces incertitudes ſur le traitement de la petite Vérole naturelle, doivent s'être répandues auſſi ſur les Méthodes de traiter la petite Vérole inoculée ; mais ici elles ne produiſent pas des effets auſſi dange-

reux, parce que la petite Vérole inoculée eſt toujours plus légere & moins abondante que la naturelle; & que lorſque le ſujet eſt bien choiſi, elle eſt ſi bénigne, que l'art ne peut pas la rendre funeſte.

Les préjugés que nous avons combattus dans tout ce Chapitre, forment preſque toutes les regles qu'on a données juſqu'ici ſur la Méthode d'inoculer; mais on s'eſt écarté quelquefois de ces regles avec leſquelles l'expérience & les faits étoient en contradiction; & tandis que la théorie de l'Inoculation eſt demeurée imparfaite, la pratique s'eſt un peu perfectionnée. La théorie eſt demeurée dans l'enfance, puiſque de ce grand nombre d'Auteurs qui ont écrit ſur l'Ino-

culation, la plûpart ne font que se répéter, & qu'on trouve exactement les mêmes principes & les mêmes regles dans ceux qui ont annoncé cette pratique à l'Europe il y a quarante ans, & dans ceux qui écrivent à présent.

D'un autre côté, on ne peut nier que la pratique ne se soit perfectionnée. Nous voyons qu'en Angleterre dans les premiers tems, il mouroit deux ou trois inoculés sur cent, tandis qu'à peine en meurt-il aujourd'hui un sur quatre cent, encore peut-on douter que cette victime unique soit immolée par l'Inoculation. Qu'on compare entre elles les Inoculations qui ont été faites à Paris par différentes Méthodes & par différens Inoculateurs, on

trouvera

trouvera quelque différence dans les ſuccès.

Il n'eſt pas probable que cette différence ſur un grand nombre d'Inoculations, ſoit l'effet du haſard; il faut que la cauſe en ſoit dans la pratique, puiſqu'elle n'eſt pas dans la théorie. Dans plus d'un Art la pratique n'eſt pas toujours d'accord avec les regles, & ſouvent on perfectionne celle-là en s'éloignant de celles-ci, ou en les modifiant. Souvent les regles ne ſont pas tout-à-fait juſtes, mais tandis qu'un reſpect mal entendu ne permet pas d'y toucher, la force de l'expérience nous oblige à nous en écarter ſans que nous nous en appercevions.

Cependant tant que cette pratique ne ſera pas éclairée par des regles ſû-

res & completes, l'Artiſte agira en aveugle & l'art n'atteindra pas à la perfection dont il eſt capable. Il eſt vrai qu'il ſera toujours de la plus grande utilité quelque imparfait qu'il ſoit; il ſauvera toujours une partie des hommes que la petite Vérole naturelle auroit enlevée; mais les Inoculés au lieu d'avoir conſtamment une petite Vérole très-légere, auront quelquefois une maladie très-grave, & pourront courir un riſque plus grand; & l'Inoculateur au lieu de prévoir, en appliquant le poiſon variolique, les effets qu'il produira, & la qualité de la maladie qui s'enſuivra, l'appliquera au haſard, & demeurera incertain du ſuccès, juſqu'à ce que le tems du riſque ſoit paſſé: riſque effrayant,

ne fût-il que d'un mort ſur mille inoculés.

Il doit même arriver qu'à proportion que l'Inoculation s'accréditera, les Inoculateurs ſe multipliant & les bons Médecins ne voulant pas ſe mêler d'une pratique dont la réuſſite ne leur feroit pas grand honneur tandis que le plus petit accident eſt capable de leur faire le plus grand tort dans l'eſtime publique, les Médecins les moins inſtruits & les moins accrédités, & tous ceux qui n'auront rien à riſquer, inoculeront à tort & à travers, mettront la plus grande importance à leurs opérations, s'applaudiront des ſuccès qui ſeront dûs uniquement à la bonté de l'Inoculation en général, & feront quel-

ques victimes de leur ignorance & de leur témérité.

Ce que nous devons donc desirer pour le progrès de l'Inoculation & le bien de l'humanité, est qu'un grand nombre de Médecins éclairés se livrent à cette pratique, comme plusieurs le font déja en Europe. Ces hommes instruits qui ont appris dans l'étude de la nature à ignorer une science frivole & dangereuse, supprimeront la plûpart des maximes qu'on a données jusqu'à présent, & réduiront l'art d'inoculer à des regles simples, faciles & sûres, dérivées uniquement de l'observation. Ils lui ôteront le voile imposant dont la charlatannerie tâche de le couvrir, en exagérant son importance & ses difficultés. On se

convaincra alors de cette vérité, que la principale ſcience de l'Inoculation conſiſte dans la connoiſſance des conditions du ſujet, & dans l'art de ne pas nuire. Cet art qui eſt la partie la plus fine & la plus importante de la Médecine, ne ſera pas d'abord eſtimé tout ce qu'il vaut. On aura bien de la peine à comprendre qu'il faudra être obligé au Médecin, moins du bien qu'il aura fait, que du mal qu'il n'aura pas fait (*a*). Mais enfin l'expérience & le tems, éclaireront les hommes.

Quand le code de ces Loix ſera formé, quand le nombre des ſuccès aura affermi dans l'opinion du Pu-

(*a*) Les Anciens ſacrifioient *Dis malis, ne noceant* : c'eſt-là l'hommage qu'on peut rendre à la mauvaiſe Médecine.

blic l'utilité & la ſûreté de l'Inoculation, que ſes regles ſeront ſimplifiées & débarraſſées de cette foule immenſe de préjugés qui les obſcurciſſent, la pratique de l'Inoculation pourra paſſer immédiatement des mains des bons Médecins entre les mains des femmes, ſans être exercée par cette multitude d'Artiſtes ignorans, que les demi-connoiſſances & les prétentions rendent ſi dangereux. Les femmes au contraire en recevant cette pratique, ne l'altéreront point & lui laiſſeront toute ſa ſimplicité & en même tems toute ſa ſûreté, l'étendront & la rendront bientôt univerſelle; & c'eſt alors ſeulement que l'Inoculation ſera véritablement utile au genre humain.

Je ſçais que cette idée paroîtra biſarre à beaucoup de gens, & qu'on m'accuſera de ſingularité ; je ſçais qu'elle ſera deſapprouvée par ces mêmes perſonnes qui voient tranquillement entre les mains des femmes l'art d'accoucher, art infiniment plus délicat que celui d'inoculer ; qui voient avec une égale tranquillité l'art de traiter les maladies les plus difficiles, confié ſouvent à l'ignorance & à l'incapacité.

Mais je ſçais auſſi que l'expérience des Nations chez leſquelles l'Inoculation a le plus de ſuccès, juſtifie ce que j'avance ; que les talens que cette pratique exige, & qui conſiſtent principalement à choiſir les ſujets propres à l'Inoculation,

ſont plus aiſés à rencontrer dans les femmes que dans les hommes; & que les femmes enfin inſtruites une fois dans une pratique devenue ſimple, l'exerceront d'une maniere plus ſûre que le commun des Artiſtes, que les fauſſes connoiſſances égarent preſque toujours.



CHAPITRE III.

Préjugés contre l'Inoculation, fondés sur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre.

LA petite Vérole inoculée est contagieuse comme la petite Vérole naturelle. Un seul Inoculé contre lequel on ne prendroit aucune précaution, pourroit répandre la petite Vérole dans toute une Ville. En un mot, un Inoculé, est une cause de contagion dans la société. Voyons si c'est-là une raison légitime de s'opposer à l'établissement de l'Inoculation.

Comme c'est principalement à Paris, & par rapport aux Inocu-

lations que j'ai faites, qu'on a le plus fait valoir contre l'Inoculation la crainte de la contagion, je ferai d'abord quelques reflexions relatives à cette prétendue contagion dans la Capitale.

A entendre les ennemis de l'Inoculation, on croiroit qu'il y a des milliers d'Inoculés qui ſe ſont promenés dans Paris pour empeſter la Ville ; que l'effroi ſe répandoit partout, que le peuple étoit inquiet & conſterné, & qu'on alloit voir inceſſamment une émeute populaire ; & dans le fait il n'y a pas eu trois cent Inoculés à Paris depuis qu'il eſt queſtion d'Inoculation dans le monde, & il n'y en a jamais eu ſix à la fois. Ce trouble & cet effroi n'ont donc jamais eu de cauſes auſſi

réelles, n'ont jamais été auſſi conſidérables qu'on le dit, & n'ont pû être que l'ouvrage des ennemis de l'Inoculation, & de ceux qui ont bien voulu les en croire.

Cependant que ces allarmes ſoient raiſonnables ou non, qu'elles ſoient véritables ou feintes, je ne prétens pas juſtifier les Inoculés qui y ont donné occaſion. J'ai deſaprouvé le petit nombre de ceux qui même dans un tems où ils ne pouvoient pas communiquer la contagion, c'eſt-à-dire avant l'éruption & les commencemens de la maladie, ſont allés dans des endroits publics où ils pouvoient rencontrer des perſonnes ſuſceptibles de la petite Vérole. Indépendamment du

danger de porter la contagion, beaucoup de raiſons m'auroient détourné de conſeiller à des Inoculés de ſe produire en cet état dans la Société. L'air des lieux fréquentés eſt trop mal ſain, & le ſcandale qu'ils pouvoient donner ſeroit retombé ſur l'Inoculation. Au reſte, j'étois leur Médecin, & non pas leur Gouverneur. Je n'ai pu empêcher, ni même quelquefois prévoir cette indiſcrétion; mais aucun homme ſenſé, ne fera un crime à l'Inoculation de cette faute légere, & ſans conſéquence de quelques Inoculés. Aucun d'eux, au moins à ma connoiſſance, n'eſt ſorti de la maiſon pour aller dans des endroits publics pendant le tems où la petite Vérole

peut ſe communiquer : ainſi les cris qui ſe ſont élevés à ce ſujet n'avoient aucun fondement.

Pour accuſer avec juſtice la petite Vérole inoculée d'avoir répandu la contagion dans la Capitale, il falloit ce ſemble conſtater : 1°. qu'il exiſtoit depuis que l'Inoculation étoit établie, une épidémie plus conſidérable que celle qui regne continuellement dans cette grande Ville ; qu'il y avoit eu à Paris dans l'année 1762, par exemple, plus de petites Véroles, & plus de morts de la petite Vérole, que dans les années précédentes : 2°. que cette épidémie plus conſidérable étoit l'effet de la contagion que l'Inoculation répandoit.

Or 1°. il n'eſt point du tout

prouvé qu'il y ait eu depuis deux ans à Paris, une épidémie plus considérable que celle qui y régne ordinairement. Des bruits vagues & les propos de quelques Médecins, ne suffisent pas pour autoriser une assertion de cette nature. D'autres Médecins, ou plus instruits, ou plus sinceres, sçavent & disent qu'il n'y a pas eu dans ces deux années plus de petites Véroles que les années précédentes. Comme on s'occupe un peu plus de cette maladie, depuis qu'on s'occupe d'Inoculation, l'attention du Public est réveillée; on parle davantage des victimes que la petite Vérole enleve, mais on n'a point de preuves de l'augmentation de l'épidémie. Il n'y auroit de moyen de constater des

faits de cette eſpece, que l'établiſſement des Regiſtres mortuaires, ſur le pied de ceux de Londres, de Vienne, de Berlin ; mais cette inſtitution utile, eſt peut-être négligée par des raiſons ſemblables à celles qui ſont aujourd'hui obſtacle à l'Inoculation.

2°. Quand l'augmentation de l'épidémie ſeroit auſſi réelle qu'on le prétend, il faudroit encore prouver que cette augmentation a été l'effet de l'Inoculation ; car avant qu'on inoculât il y avoit auſſi de tems en tems des épidémies : mais quelle preuve peut-on donner, que celle dont on parle eſt dûe à l'Inoculation ? On attribue à l'Inoculation celle qui a regné dans l'hyver de 1762, & celle qui a regné & qui

regne encore depuis le mois de Juin 1763. Et il eſt de notoriété publique, que pendant l'hyver de 1762, & depuis le mois de Juin 1763, on n'a point fait d'Inoculation dans Paris. Prétendroit-on que ce ſont les Inoculations faites au printems qui augmentent la contagion pendant l'hyver ?

Il y a ſans doute des bornes à la communication de cette contagion; & après un certain tems écoulé, il n'eſt pas raiſonnable de remonter à des cauſes qui ont exiſté long-tems auparavant, pour expliquer une épidémie qui peut avoir tant d'autres cauſes différentes de l'Inoculation.

Une partie des Inoculations faites dans ces deux années, ont été faites à la campagne : voilà encore une

une raiſon de douter, que ſi l'épidémie eſt augmentée, cette augmentation ſoit due à l'Inoculation.

Si l'Inoculation avoit répandu la petite Vérole dans Paris, on pourroit citer un grand nombre d'exemples de petites Véroles, priſes d'une telle ou telle perſonne inoculée. Or on ne cite perſonne qui ait pris la petite Vérole inoculée, autrement qu'en s'expoſant volontairement à la contagion.

Enfin on faiſoit les mêmes reproches à l'Inoculation à Londres en 1723. On ceſſa de les faire enſuite, lorſque le nombre des Inoculés fut conſidérablement augmenté, & un Hôpital d'Inoculation établi dans la ville même, c'eſt-à-dire, lorſque l'épidémie devoit être augmentée,

ſi dans les premieres années elle eût été l'effet de l'Inoculation ; exemple qui peut nous ſervir à juger de la futilité des reproches qu'on fait à Paris à l'Inoculation, d'avoir augmenté l'épidémie.

Mais pour nous convaincre que ces craintes de la contagion que l'Inoculation peut répandre, ne ſont ni bien raiſonnables, ni peut-être de bien bonne foi dans beaucoup de perſonnes, il ſuffit de jetter les yeux ſur la maniere dont on ſe conduit par rapport à la petite Vérole naturelle.

La petite Vérole qui reparoît par intervalle avec plus de force, ne ceſſe jamais dans les grandes villes. Le nombre des perſonnes attaquées de cette maladie à Paris, par exem-

ple, eſt, année commune, au moins de dix mille. Tous les Citoyens de Paris, & on peut dire la même choſe, proportion gardée, des habitans de toutes les villes & fauxbourgs du Royaume, vivent donc au milieu de cette contagion, ſans qu'on y oppoſe, & ſans qu'on puiſſe y oppoſer aucune précaution. L'Hôtel-Dieu eſt dans le centre de Paris, & il y a toujours un très-grand nombre de perſonnes attaquées de la petite Vérole.

On voit les enfans du peuple ſe promener dans les rues, & aller dans les Egliſes avec des croutes de petite Vérole ſur le viſage. On ne prend aucun ſoin pour ne pas répandre & diſperſer la matiere variolique. Les croutes qui tombent du

corps des malades ſont jettées au haſard & ſans aucune précaution. Ceux qui meurent de la petite Vérole, ſont expoſés & enterrés dans les Egliſes. Parmi le peuple, ceux qui aſſiſtent ces malades ſortent & ſe promenent librement.

Les Médecins qui voyent continuellement des gens attaqués de la petite Vérole, qui reſtent quelque tems dans leur atmoſphere, qui s'approchent de leur lit, qui les touchent, & qui, en les quittant, entrent en caroſſe, & vont avec les mêmes habits voir des perſonnes ſuſceptibles de la même maladie, ſont reçus dans les maiſons.

Maintenant nous demandons à tout homme, qui ſera ſans préjugés & ſans paſſions, ſi en ſe conduiſant

ainſi, par rapport à la petite Vérole naturelle, on peut raiſonnablement oppoſer à l'établiſſement de l'Inoculation, la crainte de la contagion qu'elle peut répandre.

Quoi! des milliers de perſonnes qui communiquent médiatement ou immédiatement, avec tant d'autres attaquées de la petite Vérole, vivent, mangent, jouent, converſent au milieu de nous, ſe trouvent raſſemblés dans les mêmes lieux, &c. & nous ſerons ſérieuſement allarmés de ce que l'Inoculation augmentera un peu le nombre des perſonnes attaquées de la petite Vérole, & nous attribuerons une épidémie à cette augmentation? Ce ſeroit groſſir ridiculement les objets. C'eſt comme ſi à Conſtantinople, où la

peſte regne toute l'année, on accuſoit une douzaine de perſonnes de la répandre, & qu'on voulût les chaſſer de la ville, en laiſſant courir dans les rues, & aller dans les maiſons, pluſieurs milliers de peſtiférés.

Après ces réflexions, nous allons entrer dans quelques détails, qui juſtifieront entierement l'Inoculation.

On peut conſidérer les Inoculés dans trois états différens; entre l'Inoculation & l'éruption; ou depuis l'éruption juſqu'à la chûte des croutes; ou enfin depuis cette derniere époque, juſqu'à ce qu'il ne reſte aucune trace de la maladie en eux.

Entre l'Inoculation & l'éruption, il ne paroît pas poſſible que l'Ino-

culé communique la petite Vérole. La matiere variolique miſe dans l'inciſion, & couverte d'un emplâtre & des habits, ne peut pas s'exhaler & ſe répandre. On n'a jamais penſé qu'une perſonne qui a gagné la petite Vérole naturelle, puiſſe la communiquer à l'inſtant même que le poiſon variolique eſt paſſé dans ſon corps, & avant qu'elle en ſoit elle-même malade, en un mot, avant l'éruption. Cependant l'Inoculé eſt, à cet égard, bien moins dangereux que celui qui a pris la petite Vérole naturelle. Ce dernier a communément la matiere variolique dans les poumons, dans la bouche, dans le nez, (car c'eſt d'abord à ces parties qu'elle s'applique communément dans la contagion,) &

le paſſage eſt bien plus facile de ces parties dans les corps environnans, que de l'inciſion faite par l'Inoculation.

Dans la troiſieme époque, c'eſt-à-dire, lorſque les croutes ſont tombées, le danger de communiquer la petite Vérole ceſſe entierement. L'Inoculé n'eſt pas plus dangereux alors que toute autre perſonne. C'eſt ſe faire des terreurs paniques, que de craindre la contagion de la maladie qu'il a eue, & qu'il n'a plus.

Dans cet état où l'Inoculé n'a plus ſur lui le moindre atome de matiere variolique, s'il ſe porte bien, on ne peut pas raiſonnablement lui conſeiller de garder la maiſon. Un ſemblable conſeil ſeroit nuiſible à ſa ſanté & au ſuccès de l'Inoculation.

D'ailleurs

D'ailleurs on ne pourroit ſe croire obligé d'attendre la fin de la ſuppuration, & l'entiere cicatriſation des plaies, que parce qu'on regarderoit la ſuppuration dans cette époque comme encore variolique. Or c'eſt ce qui eſt abſolument faux. La ſuppuration ceſſe alors d'être variolique ; ce qu'on reconnoît facilement à l'odeur, à la couleur, & à la moindre denſité du pus, ainſi qu'à la nature de la plaie. Cela eſt ſi vrai, que ſi on prend de ce pus pour inoculer, on ne donnera pas la maladie. Il ſeroit donc inutile & nuiſible de ſoumettre les Inoculés à demeurer renfermés chez eux juſqu'à la fin de cette époque. Il ſeroit cependant abſurde & odieux de leur conſeiller de ſe répandre dans la

Société, & d'aller dans des endroits publics, où ils pourroient inquiéter des personnes craintives ; & je n'ai jamais donné de semblables conseils.

Ce n'est donc que dans la seconde époque, c'est-à-dire, depuis l'éruption jusqu'à la fin de la suppuration variolique, & jusqu'à ce que les croutes soient entierement tombées, que la petite Vérole se communique. Alors la matiere des boutons de la petite Vérole inoculée, communique la maladie comme la matiere des boutons d'une petite Vérole naturelle. C'est donc alors que les Inoculés peuvent être dangereux. Voyons si ce danger & si cette contagion sont aussi réels & aussi considérables qu'on le prétend.

Dans cette époque les Inoculés ne ſortent pas plus de leurs maiſons, que les malades de la petite Vérole naturelle ; ainſi ce n'eſt pas parce que les Inoculés ſe répandroient dans la Société qu'on pourroit accuſer l'Inoculation d'étendre la petite Vérole, ce n'eſt que parce que l'Inoculation de pluſieurs perſonnes donne l'exiſtence à pluſieurs petites Véroles, & que ces petites Véroles étant des cauſes de contagion, s'il y a beaucoup d'Inoculations, les cauſes de contagion ſeront multipliées. Voilà l'objection dans toute ſa force. Nous allons y répondre, & nous nous flattons que ce ſera d'une maniere ſatisfaiſante.

1°. Il y a ſans doute une grande

différence entre ces deux choſes, introduire dans la ſociété une cauſe de contagion qui ne devoit jamais y exiſter, & hâter l'exiſtence d'une cauſe de contagion qui devoit agir un peu plûtard, mais qui devoit toujours exiſter. Lorſqu'une perſonne, qui ne devoit avoir la petite Vérole que dans quinze jours, eſt inoculée, il eſt certain que cette perſonne eſt une cauſe de contagion qui n'exiſtoit pas, & qui n'auroit pas exiſté dans ce tems-là ſans l'Inoculation. Mais cette Inoculation n'a d'autre effet que de tranſporter l'effet de la contagion; & il eſt indifférent pour le bien de la Société, que cette contagion arrive un peu plutôt ou un peu plûtard, le nombre des cauſes de contagion demeu-

rant le même dans un tems donné.

Or, ce que nous disons d'une petite Vérole inoculée, qui ne fait que prévenir de quinze jours dans une personne l'arrivée de la petite Vérole naturelle, est applicable à l'Inoculation en général. L'Inoculation ne fait que hâter l'existence de la petite Vérole. L'Inoculation n'introduit point d'autre cause de contagion, que celles qui auroient existé sans elle un peu plûtard. La plus grande partie des hommes ayant la petite Vérole naturelle, le nombre de ceux qui n'auroient pas eu cette maladie, s'ils ne l'avoient pas eue par l'Inoculation, est assez peu considérable pour que nous ayons le droit de regarder les petites Véroles inoculées comme

ayant dû exiſter naturellement, & ſans l'Inoculation.

On convient que preſque tous les hommes ont la petite Vérole une fois en leur vie. D'ailleurs il paroît encore que la plus grande partie de ceux qui ne doivent pas l'avoir, ne la prennent pas par l'Inoculation; ainſi dans l'eſpace de dix ans, par exemple, il y a à-peu-près le même nombre de perſonnes attaquées de la petite Vérole, ſoit qu'elles la prennent par la contagion naturelle, ſoit qu'elles l'ayent en ſe faiſant inoculer. L'Inoculation n'augmente donc pas dans un eſpace de dix ans, par exemple, la quantité de petites Véroles; & l'augmentation dans le nombre des cauſes de contagion, n'eſt que paſſagere & momentanée.

Suppoſons qu'il y a réguliere-ment dix mille perſonnes attaquées de la petite Vérole dans une grande ville dans l'eſpace d'une année, & qu'on y faſſe 500 Inoculations. Si l'Inoculation des ces 500 perſonnes par an augmentoit dans la Société le nombre des cauſes de contagion, ce ſeroit parce que ces 500 perſonnes inoculées ne devoient pas avoir la petite Vérole cette année, & l'auroient eue ſeulement dans les années ſuivantes. Mais cela poſé, dans les années ſuivantes on devra diminuer le nombre des petites Véroles, de tout le nombre de celles qu'on aura eues par l'Inoculation dans les années précédentes : ainſi l'augmentation du nombre des cauſes de contagion, ſurvenue dans les

premieres années de l'établissement de l'Inoculation, sera compensée par une diminution dans les années subséquentes; & par conséquent l'Inoculation à cet égard ne sera point nuisible à la Société, dont les avantages réels ne doivent pas être calculés seulement sur le moment présent.

Mais, dira-t-on, que le nombre des causes de contagion n'augmente pas en total dans l'espace de plusieurs années, cela ne suffit pas pour justifier l'Inoculation; ce nombre augmente actuellement, & les personnes existantes actuellement, qui n'ont pas eu la petite Vérole, sont intéressées à s'opposer à cette augmentation, & en ont certainement le droit.

Je répons ; 1°. nous verrons tout-à-l'heure que l'Inoculation en augmentant le nombre des causes de contagion, n'augmente pas le danger, n'augmente pas la contagion.

2°. En faisant cette objection, il paroît qu'on renonce à faire valoir contre l'Inoculation la cause publique, & l'intérêt général de la Société. On n'oppose plus que les craintes bien ou mal fondées de quelques particuliers qui ne veulent pas ou ne peuvent pas se faire inoculer, & ces craintes ne paroissent pas devoir arrêter les personnes qui ont pour objet le bien constant & durable de la Société, & qui portent leurs vues plus loin que le moment présent. Si l'Inoculation doit être avantageuse à la Société, une

augmentation actuelle dans le risque que courent ceux qui ne veulent pas, ou qui ne peuvent pas se faire inoculer, ne paroît pas une raison suffisante de proscrire une pratique utile à ceux qui veulent s'y soumettre.

On oppose à l'Inoculation les craintes de ceux qui n'ont pas eu la petite Vérole, & qui ne veulent pas recourir à l'Inoculation. Mais ne sommes-nous pas en droit de faire valoir en faveur de cette pratique, les craintes de ceux qui, redoutant la petite Vérole autant que les premiers, cherchent à se délivrer de leurs inquiétudes, en se faisant inoculer ? Comptera-t-on pour rien tant de peres & de meres de famille, qui ont sous les yeux des exem-

ples funeſtes & multipliés des ravages de petite Vérole ; & les empêchera-t-on de prendre les précautions qu'ils croyent néceſſaires pour mettre leurs enfans à l'abri d'un ſi grand danger, parce qu'il y a un certain nombre d'autres perſonnes qui ſont allarmées de l'uſage de ces précautions ? Il y a même une grande différence à cet égard, entre la ſituation de ces deux eſpeces de perſonnes. Ceux qui ſe ſont inoculer, ou qui font inoculer leurs enfans, ne font qu'uſer d'un droit naturel, en cherchant à ſe délivrer d'une crainte qui les tourmente, par un moyen qu'elles ont entre les mains : les autres veulent empêcher qu'on employe ce moyen. De quel côté eſt la juſtice & l'équité ? De quel

côté l'Homme public doit-il faire pancher la balance?

3°. Il y a une grande différence entre ces deux choses, augmenter le nombre des causes de contagion, & augmenter la contagion. En augmentant par l'Inoculation le nombre des petites Véroles actuelles; si chaque cause de contagion est moins agissante, s'il est plus aisé de s'en défendre, & si d'autres circonstances diminuent encore le danger, l'Inoculation ne sera certainement pas nuisible à raison de la contagion, bien qu'elle augmente actuellement le nombre des causes de contagion. Or en même tems que l'Inoculation augmente actuellement le nombre des causes de contagion, elle diminue la contagion.

1°. La contagion ſe répand plus ou moins facilement, ſelon qu'il y a plus ou moins de matiere contagieuſe exiſtante. Or il eſt évident que l'établiſſement de l'Inoculation tend à diminuer la quantité du poiſon variolique, puiſque, quelque méthode qu'on employe, cette quantité eſt infiniment moindre dans la petite Vérole inoculée, que dans la petite Vérole naturelle.

2°. Ceux qui ont la petite Vérole, ſoit inoculée, ſoit naturelle, ne ſe plaiſent pas à la communiquer. C'eſt ordinairement par des accidens, par quelque défaut d'attention, par imprudence, que cette contagion ſe répand d'une maiſon dans la maiſon voiſine. Dans le cas d'une petite Vérole inoculée, on eſt bien

plus en état de prendre les précautions néceſſaires pour empêcher cette communication, & pour diminuer le danger. On diſpoſe l'intérieur de la maiſon; on écarte les perſonnes qui n'ont pas eu la petite Vérole; on s'éloigne, on s'abſente. Le riſque eſt prévu avant qu'il naiſſe. La petite Vérole naturelle ſaiſit au contraire une perſonne au milieu de ſa famille, un enfant au milieu de ſes freres & de ſes ſœurs, & le danger ſe montre tout-à-coup lorſqu'il eſt inévitable. De quel côté eſt le plus grand riſque?

3°. On calcule bien ſoigneuſement, & on groſſit les effets de la contagion qu'un Inoculé peut répandre. Mais ne peut-on pas dire que lorſque l'Inoculation a mis à couvert

de la petite Vérole naturelle un certain nombre de perſonnes dans une ville comme Paris, 2000, par exemple, en quatre ans, en inoculant 500 perſonnes par an, ces deux mille perſonnes deviennent autant de barrieres à la contagion, que les parens, les amis, les domeſtiques de ces perſonnes, & tous ceux qui ſont en quelque eſpece de ſociété ou de relation avec elles, ſont délivrées du riſque qu'elles courroient de prendre la petite Vérole, & que ce riſque ceſſe auſſi pour toutes les perſonnes à qui celles-ci pouvoient porter la contagion? Qu'on calcule auſſi cette ſérie, ſi on veut juger l'Inoculation ſans prévention, & on verra que cet avantage balance l'inconvénient qu'on

fait tant valoir ; & que loin que le risque augmente pour ceux qui ne veulent pas, ou qui ne peuvent pas se faire inoculer, il diminue au contraire à proportion qu'il y a un plus grand nombre d'Inoculés.

Ces reflexions étoient écrites, & je croyois avoir repoussé les reproches qu'on fait à l'Inoculation d'augmenter la contagion, lorsqu'on m'a communiqué une observation fort singuliere à ce sujet, & qui mérite l'attention & l'examen de mes Lecteurs.

« On ne se recrie, m'a-t-on dit,
» contre la contagion que peut ré-
» pandre l'Inoculation, que d'après
» la persuasion, que plus la conta-
» gion se répand, & plus il meurt
» de personnes de la petite Vérole,

» toutes

» toutes choſes égales d'ailleurs ;
» car ſi la petite Vérole étoit d'au-
» tant moins meurtriere, que la
» contagion ſe répand plus libre-
» ment, on voit bien que ce ſeroit
» rendre un mauvais ſervice au
» genre humain, que de prendre
» tant de précautions pour l'empê-
» cher de ſe répandre. Il importe
» peu au Gouvernement & à la
» Société, qu'il y ait dans un tems
» donné plus de malades, pourvu
» qu'il y ait moins de victimes de
» la petite Vérole. Or, peut-être
» que la petite Vérole eſt d'autant
» moins meurtriere, que la conta-
» gion ſe répand plus librement.

» Tous, ou preſque tous les hom-
» mes, ont la petite Vérole une
» fois en leur vie. De-là il ſuit qu'en

» travaillant à empêcher la conta-
» gion, on ne fait que retarder
» pour chaque individu le mo-
» ment auquel il en ſera attaqué,
» c'eſt-à-dire, qu'on fait enſorte que
» la petite Vérole qui lui ſeroit ve-
» nue dans un âge plus tendre,
» n'arrive à lui que dans un âge plus
» avancé. Or, comme il eſt cer-
» tain que le danger de mourir de la
» petite Vérole augmente avec l'â-
» ge dans une progreſſion très-mar-
» quée, retarder ainſi l'arrivée de la
» petite Verole, c'eſt peut-être la
» rendre beaucoup plus meurtriere;
» & empêcher la contagion de ſe
» répandre, c'eſt travailler peut-
» être à faire périr un plus grand
» nombre d'hommes.

» Ce raiſonnement paroît appuyé

» par quelques faits. On croit que
» la mortalité de la petite Vérole
» eſt augmentée dans toutes les
» grandes villes depuis le commen-
» cement du ſiecle (*a*). On ſçait
» auſſi que cette mortalité eſt moins
» grande dans les campagnes que
» dans les villes. Or, ſans nier que
» d'autres cauſes contribuent à cette
» augmentation & à cette différen-
» ce, il eſt naturel de penſer qu'elle
» eſt en partie l'effet des précau-
» tions mêmes qu'on a priſes pour
» ſe défendre de la contagion. Il eſt
» certain que la crainte de la petite
» Vérole a été beaucoup plus gran-
» de depuis 20 & 30 ans, qu'elle
» ne l'étoit auparavant. Par les pro-

(*a*) N. B. que cette augmentation eſt antérieure à l'établiſſement de l'Inoculation.

» grès du luxe on eſt devenu plus
» délicat & plus timide. Les appar-
» temens étant plus commodes &
» plus diviſés, les enfans d'un même
» pere ont moins vêcu enſemble.
» On les a ſéparés avec plus de ſoin,
» lorſque la petite Vérole a attaqué
» l'un d'entr'eux. Cette eſpece d'I-
» noculation, qui ſubſiſte encore au-
» jourd'hui dans les provinces &
» dans les campagnes, & qui con-
» ſiſte à laiſſer enſemble, de deſſein
« formé, les enfans ſains avec l'en-
» fant malade de la petite Vérole,
» a été moins pratiquée, ou plutôt
» a été preſqu'entierement aban-
» donnée dans les grandes villes. Il
» eſt arrivé de-là que celui qui au-
» roit eu la petite Vérole ſans dan-
» ger dans un âge plus tendre, en

» a été la victime dans un âge plus
» avancé. Que des meres de famille
» voyent leurs enfans enlevés dans
» la force de la jeunesse par cette
» cruelle maladie, parce qu'elles
» ont mis la plus grande attention à
» les en garantir dans l'enfance?

» Cette explication conduit à
» penser, que cette crainte exces-
» sive, cette pusillanimité, ces pré-
» cautions si grandes contre la com-
» munication, non-seulement ne
» sont pas aussi utiles à la Société,
» qu'elles le paroissent au premier
» coup-d'œil, mais augmentent peut-
» être la mortalité, loin de la dimi-
» nuer; & qu'en cette matiere, com-
» me en beaucoup d'autres, les Loix
» mêmes ont écarté du but auquel

» on tendoit, & qu'il étoit mieux
» de laiſſer faire. »

Voilà la réflexion que j'ai cru devoir mettre ſous les yeux de mes lecteurs. Je ne ſçais pas ſi elle eſt entierement juſte, & je n'oſe le décider : mais je ſçais que ſi les précautions exceſſives contre la contagion ſont nuiſibles, la cauſe de l'Inoculation n'en eſt que meilleure, parce que cette pratique étant particuliérement employée pour les enfans, produira toujours cet effet ſalutaire que les Auteurs de la réflexion ci-deſſus attribuent à la communication libre de la petite Vérole ; c'eſt-à-dire, d'attaquer les hommes dans l'âge où la maladie eſt moins dangereuſe pour eux.

Malgré ces réflexions si favorables à l'Inoculation, les craintes des personnes qui, n'ayant pas eu la petite Vérole, voyent l'Inoculation se répandre, & ne veulent ou ne peuvent pas se faire inoculer, sont affligeantes & respectables pour tous les cœurs sensibles, & le sont infiniment pour moi. Je crois que ces craintes ne sont point du-tout fondées, & cependant je voudrois de tout mon cœur qu'il y eût des moyens efficaces de les dissiper entierement. Des personnes éclairées, même parmi les partisans de cette pratique, pensent qu'il seroit important de bannir par cette raison l'Inoculation de la capitale ; mais je crois que les moyens qu'on a proposé pour cela sont impratica-

bles, entraîneroient de beaucoup plus grands inconvéniens que ceux qu'on veut éviter, & sur-tout réduiroient à fort peu de chose les avantages qu'on peut retirer de l'Inoculation. Ces moyens sont la défense d'inoculer dans les villes & l'établissement d'hôpitaux d'Inoculation à la campagne. Faisons quelques réflexions sur ces deux objets.

1°. Une loi n'est-elle pas défectueuse, lorsqu'on peut la violer impunément, ou qu'on ne peut en constater la violation que par des moyens qui tendent à rompre tous les liens de la Société? Or il nous semble qu'une défense durable de se faire inoculer dans la Ville, feroit de cette espece. (Je dis une défense durable, car

car quant à une défenſe proviſoire, elle ne ſeroit pas ſujette aux mêmes inconvéniens).

Si un Citoyen ſe fait inoculer, comment conſtatera-t-on qu'il a été malade d'une petite Vérole inoculée, plutôt que d'une petite Vérole naturelle ? L'interrogera-t-on ſur une action qui peut avoir été cachée à tous les yeux, excepté à ceux du Médecin à qui il aura donné ſa confiance, & qui pourra même n'être connue que de lui ſeul, s'il s'eſt inoculé lui-même ? Fera-t-on viſiter par un Commiſſaire toutes les parties du corps où ſe fait ordinairement l'inſertion ? Ce moyen ſeroit inſuffiſant, puiſqu'on peut inoculer ſans faire aucune inciſion. Interrogera-t-on des enfans pour leur faire ren-

dre témoignage contre une mere tendre qui aura voulu les arracher aux dangers d'une maladie cruelle, en les faiſant inoculer entre ſes bras? Quelles peines décernera-t-on contre les coupables? Les plus graves devroient paroître encore légeres contre des empoiſonneurs publics. Il faut répondre à ces queſtions, ſi l'on veut faire l'apologie d'une loi qui interdiroit l'Inoculation dans la Ville, & il ne ſemble pas qu'on puiſſe y faire de réponſe ſatisfaiſante.

2°. En une matiere qui intéreſſe la vie & la ſanté de chaque Citoyen, il ne ſeroit pas juſte de faire une diſtinction odieuſe entre les gens riches & le peuple, & il ſeroit horrible de compter le peuple pour rien.

Tel ſeroit cependant l'effet d'une loi qui défendroit pour toujours l'Inoculation dans les Villes, en la ſuppoſant avantageuſe à ceux qui pourroient s'y ſoumettre; car permettre au peuple de ſe faire inoculer à la campagne, c'eſt véritablement lui interdire l'Inoculation. Un Artiſan, un homme du peuple, ou leurs femmes, pourront-ils s'abſenter de la Ville pour faire inoculer leurs enfans à la campagne ? Y ſeront-ils viſités par un Médecin ? Y trouveront-ils les ſecours dont la médiocrité de leur fortune ou la pauvreté les privent au ſein même d'une Ville immenſe ? On voit bien que ces circonſtances & cent autres dont nous pourrions faire mention, rendent l'Inoculation impraticable au

peuple, auſſi-tôt qu'il ſera défendu d'inoculer dans les Villes, & qu'en faiſant une défenſe ſemblable, on compteroit véritablement le peuple pour rien.

Il ne faut pas même borner au ſimple peuple ce que nous diſons-là de l'impoſſibilité de ſe faire inoculer à la campagne. Les marchands, les gens d'affaires, les perſonnes même qui ont quelque aiſance, ne pourront pas davantage ſe ſoumettre à l'Inoculation. On voit, ſans que nous le diſions, combien d'obſtacles les empêcheroient de profiter de la permiſſion de ſe faire inoculer à la campagne: ainſi ce ſeroit vraiment l'interdire à la plus grande partie des Citoyens, que de la permettre ainſi.

3°. Mais de quel droit renverroit-on aux habitans de la campagne ces perſonnes infectées de la petite Vérole, qu'on ne voudroit pas ſouffrir à la Ville? Les habitans de ces Villages nombreux & peuplés qui environnent la Capitale, ne ſont-ils pas Citoyens du même Etat & Sujets du même Prince? N'ont-ils pas le même droit à la protection vigilante des Magiſtrats? Leur ſanté & leur conſervation ne ſont-elles pas auſſi précieuſes? Pour être juſte envers eux, & ſuivre l'eſprit d'une loi qui proſcriroit l'Inoculation des Villes à cauſe de la contagion qu'elle peut répandre, il faudroit auſſi preſcrire à toutes les perſonnes qui voudroient ſe faire inoculer, même à la

campagne, de se loger dans une maison placée à un quart de lieue de tout endroit habité; tracer une enceinte d'une certaine étendue autour de la maison du pestiferé; défendre sous les peines les plus séveres d'y entrer ou d'en sortir; faire faire une quarantaine après la petite Vérole terminée aux Inoculés, & à tous ceux qui les auroient approchés; faire brûler tous les habits, meubles & ustensiles qui leur auroient servis; en un mot, prendre contre cette contagion les mêmes précautions qu'on prend contre la peste: que si toutes ces précautions paroissent excessives, impraticables, que penser d'une loi dont elles seroient une suite nécessaire?

Il nous reſte à parler du ſecond moyen propoſé, l'établiſſement d'un Hôpital à la campagne.

1°. L'établiſſement d'un Hôpital d'Inoculation ne ſeroit pas d'une utilité fort étendue, parce que la plus grande partie des habitans de Paris n'eſt ni aſſez pauvre pour vouloir aller à l'Hôpital, ni aſſez riche pour pouvoir ſe procurer une maiſon à la campagne : ainſi l'Hôpital ne leur ſerviroit de rien ; ils ne profiteroient pas de la fondation, & continueroient d'être les victimes de la petite Vérole, tant que la défenſe d'inoculer dans les Villes ſeroit ſubſiſtante.

2°. L'âge le plus propre pour l'Inoculation eſt, toutes choſes égales, le plus tendre. Or on ne fera point

changer à un enfant ſon genre de vie ; on ne l'éloignera point de ſa mere, ſans que ſa ſanté en ſoit altérée. Cependant il eſt aiſé de voir que les femmes du peuple & de la plus grande partie des Citoyens, occupées à la Ville du ſoin de leurs maris & de leurs autres enfans, de leurs affaires & de leurs travaux, ne pourroient pas accompagner leurs enfans dans l'Hôpital d'Inoculation, qui d'ailleurs ne pourroit pas être aſſez vaſte pour y recevoir les enfans & les meres.

3°. L'Inoculation n'eſt portée au point de perfection dont elle eſt ſuſceptible, que lorſqu'on donne à chaque Inoculé la maladie la plus légere qu'il eſt poſſible. Or on ne peut pas atteindre à ce but dans un Hô-

pital d'Inoculation. Un grand établissement ne peut guere se conduire que par des regles générales : ainsi il faudroit traiter ce grand nombre d'Inoculés, rassemblés dans un Hôpital, d'une maniere uniforme, & cette uniformité de traitement seroit contraire au bien des Inoculés & au succès de l'Inoculation. Il ne faut pas préparer tous les sujets. Ceux qui doivent être préparés, ne doivent pas subir la même préparation. Le traitement pendant la maladie ne doit pas être le même. Une nourriture qui convient à l'un, ne convient pas à l'autre. Il faut à celui-ci un air frais, à celui-là un air temperé, un air chaud à un troisieme, pour que chacun ait la maladie la plus légere qu'il est possible,

ce qui doit être le but de l'Inoculateur. Or il eſt manifeſte que dans un Hôpital d'Inoculation, on ne pourroit pas avoir toutes ces attentions.

4°. Avant de ſonger à établir un Hôpital d'Inoculation à la campagne, il ſeroit bien plus raiſonnable de penſer à en établir un pour la petite Vérole naturelle, qui eſt une cauſe de contagion bien plus puiſſante que la petite Vérole inoculée.

5°. Combien d'autres établiſſemens plus utiles & plus néceſſaires à Paris, qu'un Hôpital d'Inoculation. La conſtruction d'un nouvel Hôpital, par exemple; car on peut dire avec vérité que la petiteſſe de l'Hôtel-Dieu & ſa ſituation au centre de la Ville, fourniſſent des cauſes de

mort plus multipliées, & emportent plus d'hommes dans Paris que n'en emporteroit la petite Vérole inoculée dans l'Univers entier, quand elle feroit auffi meurtriere que fes ennemis veulent le perfuader. Voilà des objets dignes de la plus grande attention. Voilà une contagion bien plus dangereufe, & dont les effets font plus conftans & plus funeftes que ceux de la petite Vérole inoculée. Voilà un établiffement bien autrement important qu'un Hôpital d'Inoculation.

Qu'il me foit permis de dire à ce fujet, que ces inftitutions qui paroiffent annoncer d'abord la plus grande utilité, ne font pas auffi avantageufes qu'on le croit à la vie & à la fanté des pauvres. J'ai paffé

pluſieurs années dans des Hôpitaux. Je m'y ſuis convaincu que l'utilité de ces établiſſemens tombe directement & preſque uniquement ſur l'art de guérir, plutôt que ſur le bien des pauvres ; que les Hôpitaux ſont l'unique Ecole de la vraie Médecine, mais que les Médecins en profitent plus que les malades ; que les riches leur doivent plus que les pauvres, parce qu'ils leur doivent les bons Médecins, tandis que les pauvres leur doivent ſouvent la prolongation de leurs maux, ou de nouvelles maladies, ou la mort.

Malgré les reflexions qu'on vient de voir, je ne penſe pas qu'un Hôpital d'Inoculation fût entierement inutile. Je veux dire ſeulement qu'il ne feroit pas ſans inconvénient, &

qu'il ne remédieroit pas à ceux d'une loi qui défendroit l'Inoculation dans les Villes.

Un Hôpital d'Inoculation à la campagne feroit utile, fi cet établiffement n'étoit pas lié avec la défenfe d'inoculer ailleurs. Il feroit utile pour donner au Public un plus grand nombre de bons Inoculateurs, & il feroit utile à ce petit nombre de pauvres qui font tellement abandonnés, qu'ils ne peuvent pas avoir chez eux le peu de repos & de fecours qu'il faut pendant quelques jours à une perfonne inoculée. Mais j'avoue que je borne à ces deux points toute l'utilité d'une pareille inftitution. Je fçais qu'en cela je m'écarte des idées adoptées par des perfonnes inftruites & zélées en

faveur de l'Inoculation; mais cette considération ne peut m'empêcher de dire mon sentiment sur cette matiere, parce que je crois qu'il est utile de dire vrai, sans s'embarrasser si une légere opposition entre les défenseurs de l'Inoculation, fournira quelques mauvais argumens à ses ennemis.



CHAPITRE IV.

Préjugé contre l'Inoculation, fondé sur la crainte du retour de la petite Vérole.

NOUS voici arrivés à une derniere objection qu'on fait contre l'Inoculation, & à un des plus puissans préjugés qui s'opposent à son établissement, & sur-tout à la perfection de sa pratique: la crainte du retour de la petite Vérole naturelle après la petite Vérole inoculée.

On peut remarquer d'abord avec quelle mauvaise foi les ennemis de l'Inoculation se défendent contre elle: comment, forcés de lui céder le terrein, ils se retranchent suc-

ceſſivement dans des poſtes qui ne ſont pas plus tenables que ceux qu'ils viennent d'abandonner, mais où ils réſiſtent encore, ſçachant bien qu'ils y ſeront forcés. Tant qu'on a pû faire valoir les dangers de l'Inoculation, perſonne ne s'eſt aviſé de dire que la petite Vérole inoculée ne garantiſſoit pas de la naturelle; aujourd'hui que des expériences répétées ont détruit cette opinion du danger, on ſe rejette ſur la crainte du retour, & la perfection même de l'Inoculation lui attire un reproche qu'on ne lui faiſoit pas autrefois, parce qu'on ne croyoit pas en avoir beſoin. Eſt-ce ainſi qu'on ſe conduit lorſqu'on cherche & qu'on aime la vérité? Les ennemis de l'Inoculation montrent encore de la mauvaiſe

mauvaiſe foi, ou au moins une témérité blâmable, lorſqu'ils veulent établir, je ne dis pas la ſimple poſſibilité, mais la fréquence du retour de la petite Vérole après l'Inoculation.

Un Médecin de Lyon a imprimé que pluſieurs perſonnes avoient eu la petite Vérole naturelle, après l'avoir eue par l'Inoculation; mais il ne fait connoître aucunes des circonſtances du fait; il ne nomme pas même les perſonnes, & il n'y a pas moyen d'en croire M. Raſt ſur ſa parole en une affaire de cette nature.

Une autre Ecrivain (l'Auteur d'une Brochure intitulée: *Avis au peuple ſur l'Inoculation*), propoſe cette queſtion: *La petite Vérole re-*

vient-elle après l'Inoculation ? Et répond : *Oui.* Décision risible par l'assûrance avec laquelle elle est prononcée.

Enfin on a avancé dans un Ecrit public(*a*), qu'un Prince dont les jours sont précieux, & sur lesquels toute la nation a les yeux ouverts, a eu la petite Vérole six mois après avoir été inoculé : fait dont la fausseté est notoire, & sur lequel il paroît aussi difficile de se tromper, que déraisonnable de mentir.

Ce n'est pas que parmi ceux qui soutiennent la possibilité & même des exemples de retour de la petite Vérole après l'Inoculation, il n'y ait des gens de bonne-foi. Quelques causes peuvent entretenir encore

(*a*) L'Inoculation terrassée par le bon sens.

des doutes ſur cette matiere, au moins dans les perſonnes peu attentives, ou qui ſe laiſſent préoccuper.

Ceux qui refuſent à la petite Vérole naturelle l'avantage de mettre à l'abri d'une ſeconde maladie, ne peuvent pas juger plus favorablement la petite Vérole inoculée.

Il y a des maladies cutanées, par exemple, celle qu'on appelle la petite Vérole volante, qui ont une telle reſſemblance avec la petite Vérole réelle quand elle eſt bénigne, qu'il faut au Médecin de l'attention & de l'expérience pour les diſtinguer. J'ai vû des perſonnes attaquées d'une véritable petite Vérole, perſuadées qu'elles l'avoient eue auparavant, & les Médecins qui les avoient traitées dans la premiere

maladie, persuadés aussi que cette premiere maladie étoit une véritable petite Vérole (*a*).

L'usage plus fréquent de l'Inoculation qui sembloit devoir fournir des occasions de décider cette question, a contribué peut-être à augmenter ces doutes.

Par-tout où l'on a fait beaucoup d'Inoculations, il y a des exemples de personnes qui ayant été inoculées sans que la petite Vérole eût

(*a*) Je ne puis cependant me dispenser de remarquer ici qu'en interrogeant plusieurs personnes qui prétendoient avoir eu deux petites Véroles, sur les circonstances de l'une & de l'autre, j'ai presque toujours reconnu que l'une ou l'autre n'étoit pas une petite Vérole naturelle, & que j'ai vû plusieurs malades qui avoient la petite Vérole volante, que des Médecins peu attentifs ou peu instruits déclaroient être une véritable petite Vérole.

pris, l'ont eue enſuite naturellement, & comme il a pu arriver quelquefois après cette Inoculation infructueuſe des ſymptomes qui ont quelque reſſemblance avec ceux de la petite Vérole; les Inoculateurs moins attentifs ou moins expérimentés, demeurant dans l'idée que l'Inoculation avoit pris, & la petite Vérole naturelle ſurvenant enſuite, on a pu ſe perſuader que la petite Vérole revenoit après l'Inoculation.

Mais cette crainte du retour de la petite Vérole, a bien plus de force encore dans les eſprits, lorſqu'il s'agit des Inoculations que j'ai faites.

Comme de plus de cent perſonnes que j'ai inoculées à Paris, toutes, à l'exception de deux ou trois, ont eu

une éruption peu abondante & une maladie très-légere, on a prétendu qu'elles n'avoient pas eu la petite Vérole, que je me servois d'une matiere variolique *affoiblie*, *appauvrie*, *ancienne*, *usée*, *vieillie*, *éventée*, *émoussée*, *bâtarde*, *altérée*, *préparée*, *façonnée*, *dénaturée énervée*, *épuisée*, *macérée*, *lavée*, *sechée*, *marinée*, *bouillie*, *rôtie*, (*a*) &c. & qu'enfin mes Inoculations ne servoient à rien pour garantir de la petite Vérole naturelle. Quelques-uns plus discrets ont bien voulu convenir qu'elle servoit à tranquilliser l'esprit : ce sont des Médecins & des Médecins du plus grand crédit, même parmi ceux qui ap-

(*a*) Toutes ces expressions ont été employées par des Médecins dans des Ecrits publics & dans les conversations.

prouvent l'Inoculation, qui ont cette opinion de ma Méthode, qui la débitent par-tout, & qui l'impriment.

Un homme célebre, vieilli dans l'étude de la Médecine, conſommé dans les connoiſſances qu'elle exige, pratiquant l'Inoculation avec ſuccès, dit qu'il eſt le maître de donner plus ou moins de boutons, mais qu'il aime mieux en donner beaucoup pour prévenir le retour de la petite Vérole auquel ſont expoſé, ſelon lui, tous ceux que j'ai inoculés ; un autre connu dans l'Europe par des ouvrages remplis d'érudition, prétend qu'il couvrira de petite Vérole quiconque de mes Inoculés voudra s'expoſer à une ſeconde Inoculation de ſa

façon (*a*). Un troisieme avance que *je ne donne pas la petite Vérole*

(*a*) Toutes ces imputations & d'autres encore plus graves se trouvent recueillies dans une brochure qui a pour titre : *Observations sur la petite Vérole naturelle & artificielle.* Comme je suis à cet égard dans le cas de la défense légitime, je me permettrai quelques réflexions sur cet Ecrit : mais j'aurois trop à dire si je voulois m'arrêter sur tout ce que j'y trouve de peu exact relativement à la petite Vérole naturelle, je ne ferai que parcourir rapidement la partie où il est question d'Inoculation.

Page 33. *Il ne faut pas confier cette opération à des gens trop prévenus en faveur de leur méthode, qui n'exigent aucune précaution, & n'employent qu'une préparation légere.*

L'Auteur veut dire qu'il ne faut pas se faire inoculer par moi ; mais je puis l'assurer, que je n'ai pas à beaucoup près autant d'envie d'inoculer qu'il montre de desir que je n'inocule point. J'avoue que je suis prévenu en faveur de ma méthode, c'est-à-dire, que je la crois bonne, & la meilleure de toutes. C'est sans doute la

sérieusement,

ſérieuſement, mais ſeulement une petite Vérole imparfaite qui ne doit pas

premiere fois qu'on a exigé d'un Médecin, qu'il ne fût pas bien perſuadé, bien convaincu de la bonté des regles qu'il ſuit. Au reſte, ſans doute que l'Auteur ſe trouve dans cette diſpoſition qu'il recommande, & qu'il n'eſt pas prévenu lui-même en faveur de ſa propre méthode. Ce ſcepticiſme ne ſera gueres conſolant pour ſes Inoculés, ſi jamais il en a. Mais pourquoi eſt-il ſi décisif contre ma méthode, s'il doute autant de la bonté de la ſienne ?

Page 28. *On ne doit pas s'en rapporter ſur cet objet important à des gens attachés à des opinions ſyſtématiques, ni en faire une affaire de mode qui ſe tourne en une eſpece de fanatiſme.*

Que veut-on dire par des opinions ſyſtématiques en matiere d'Inoculation ? Ma pratique eſt ſimple, conforme à celle qui eſt en uſage dans tout le Levant. Ce n'eſt pas moi qui l'ai imaginée. Elle eſt appuyée ſur des faits. Il n'y a point-là de ſyſtême. Si on entend par des opinions ſyſtématiques les opinions qui paroiſſent nouvelles à Paris, je conviens que je ſuis ſyſtématique à quelques égards : mais eſt-ce que

garantir de la naturelle, qu'il n'a jamais vû revenir quand elle est bien

les regles qu'on ne suit pas à Paris sont essentiellement systématiques ? S'il y a des opinions systématiques, dans le sens desavantageux qu'on donne à ce mot, ce sont précisément celles que je combats.

Page 34. *Les femmes curieuses de leur beauté & les jeunes gens, ont adopté cette méthode irréguliere & commode.*

Méthode irréguliere. Ce mot-là est bien singulierement choisi ; car c'est comme si l'on disoit qu'il faut être malade dans les *regles* & dans les *formes*. Sans doute que les méthodes de l'Auteur sont fort régulieres, mais elles doivent avoir l'inconvénient d'être incommodes, puisqu'il convient que la mienne est commode précisément parce qu'elle est irréguliere. Au reste n'y a point de meilleure méthode d'inoculer, que celle qui rend la maladie la plus légere, & ce sera toujours la plus commode. Mais n'est-ce pas une chose fort étrange que l'Auteur ne veuille pas que les femmes soient curieuses de leur beauté, & desirent de n'avoir pas le visage gâté, quand même elles ne seroient pas traitées

conditionnée. Un autre dit que ce n'eſt pas la petite Vérole que je

par une méthode auſſi réguliere que la ſienne?

Ibid. *On leur perſuade pour les raſſurer, que l'écoulement des plaies formées par l'inciſion, augmenté par un onguent irritant & néanmoins médiocre, ſupplée au défaut de ſuppuration des puſtules qui ſe deſſechent ſans ſe mûrir.*

Je réponds toujours pour moi-même, parce que c'eſt moi & ma méthode que l'Auteur attaque. On peut voir par ce que j'ai dit de l'écoulement, s'il eſt vrai que je raſſure mes Inoculés par ce motif. Il eſt faux que j'aie jamais augmenté l'écoulement par un onguent irritant : un onguent de cette eſpece augmenteroit à la vérité la ſuppuration naturelle à toutes les plaies, mais non pas la ſuppuration variolique. Ce que l'Auteur ajoute, que les véſicatoires ne diminuent point le nombre des boutons & la ſuppuration des puſtules, & ne rend point diſcrete une petite Vérole qui doit être confluente, eſt exactement conforme à mes idées ſur cette matiere, mais contraire aux autres principes & à la pratique de l'Auteur, & aux idées reçûes

donne, mais une eſpece de galle. Un autre enfin, *que l'Inoculation*

par tous les Médecins ſur l'uſage des véſicatoires dans cette maladie.

Page 36 *La préparation doit durer au moins un mois. On ſaignera, on purgera, on donnera un vomitif*, &c.

Pour faire ſentir toute la fauſſeté de ces regles, nous renvoyons au Chapitre ſecond de cet Ouvrage.

Page 37. *On ne doit point inoculer les enfans avant la dentition.*

Autre regle fauſſe. On inocule ſans danger les enfans ſains avant la dentition; c'eſt ce qui ſe pratique en pluſieurs endroits. Cet uſage commence à prévaloir en Angleterre, & s'établira par-tout où l'Inoculation ſera bien connue.

Page 39. *Il faut préférer l'inciſion au véſicatoire, parce que le levain entre plus immédiatement dans le ſang.*

On peut préférer l'inciſion au véſicatoire, mais ce n'eſt pas par cette mauvaiſe raiſon. L'action du véſicatoire porte auſſi la matiere variolique dans les vaiſſeaux, comme l'inciſion; ainſi

maniée par M. Gatti, qui a ſoin d'émouſſer les traits de la petite Vérole, par le véſicatoire le poiſon entre immédiatement dans le ſang.

Page 40. *Il faut entretenir la ſuppuration des plaies par un onguent légérement animé de quelques grains de poudre de mouches cantharides.*

On a vû tout-à-l'heure que l'Auteur m'acuſe à la page 34, d'augmenter l'écoulement de l'inciſion par *un onguent irritant, & néanmoins médiocre.* Il faut qu'il ait la bonté de nous expliquer quelle différence il met entre cet *onguent médiocrement irritant*, dont il blâme l'uſage à la page 34, & *l'onguent légérement animé* qu'il conſeille à la page 40 : car je l'avertis qu'il n'y a que lui qui puiſſe expliquer cette contradiction & réſoudre cette énigme. Et je l'avertis auſſi que l'onguent qu'il veut qu'on employe, donnera infailliblement une éréſipele.

Comme cette note eſt déja trop longue, & que je ne veux pas détourner plus long-tems l'attention de mes Lecteurs du fond même de la queſtion, je ne m'arrêterai pas davantage ſur tout ce que je trouve de peu exact & de faux dans cette petite Brochure, relativement à l'Inoculation, que l'Auteur paroît avoir eu

doit laisser bien plus de crainte de la récidive, que l'Inoculation employée envûe de décrier plutôt que d'accréditer. Quant à ce qu'il dit sur la petite Vérole en général, son Ecrit ne renferme que les idées communes, & tous les préjugés reçus sur la nature & le traitement de cette maladie. Il n'y a de lui qu'un assez grand nombre de contradictions, & des choses assez étranges; comme *le bouillonnement du sang* qu'il a vû dans la petite Vérole; *les gros vaisseaux des poumons & du cerveau renfermant plus d'air que de sang*, &c. découvertes qui lui appartiennent uniquement. Je finis par une remarque; c'est que d'après les principes que je vois répandus dans ce petit Ouvrage, si l'Auteur anonyme qui dit qu'il a quarante ans d'expérience, s'y est conformé dans la pratique, quoique dans son Livre il ne parle que de ceux qu'il a guéri, je suis persuadé qu'il doit avoir été très-malheureux dans le traitement de la petite Vérole; & qu'en donnant au public la liste des personnes qu'il a traitées, il rendroit à l'Inoculation le service le plus important qu'on puisse lui rendre.

J'ai pris la peine de faire la critique de cette Brochure, parce qu'on l'attribue à un des plus

suivant la pratique de M. Hosty, où la petite Vérole est plus abandonnée à ses propres forces (a).

Je puis dire avec vérité que j'aurois été peu sensible à ces reproches, & qu'encore aujourd'hui je ne prendrois pas la peine de les repousser, si les préjugés qui y donnent lieu n'étoient contraires au re-

célebres Médecins de la Faculté de Paris, dont l'autorité peut être imposante pour beaucoup de personnes. Je ne puis croire qu'un Ouvrage aussi informe & rempli des plus mauvais principes, soit d'un homme qui jouit d'une aussi grande réputation.

Mais quoi qu'il en soit, j'ai crû pouvoir prendre cet Ecrivain à partie avec un peu de vivacité, parce que je ne dois aucun égard à des anonymes tels qu'ont été la plûpart de ceux qui ont attaqué l'Inoculation, ou ma pratique & ma personne.

(*a*) Examen de l'Inoculation par un Médecin de la Faculté de Paris.

pos des perſonnes qui ont eu recours à moi, au progrès de l'Inoculation, & ſur-tout à la perfection de ſa pratique.

Mais j'avoue qu'en voyant quelquefois ces idées adoptées par ceux qui me donnoient leur confiance, j'en ai été très-douloureuſement affecté. Plus d'une fois, lorſque je m'applaudiſſois du ſuccès de mes ſoins, en voyant arriver la petite Vérole ſans aucun accident, & preſque ſans maladie, quand j'attendois la ſeule récompenſe que je deſirois & que j'avois méritée, la joie d'un pere & d'une mere qui voyoient leurs enfans à l'abri d'un ſi grand danger, j'ai vû avec douleur ce pere & cette mere regarder l'Inoculation comme manquée, s'af-

fliger & nourrir cette inquiétude cruelle dont je m'étois flatté de les délivrer. Comment, me diſoit-on, pouvons-nous nous perſuader que notre enfant eſt à l'abri du retour de la petite Vérole ? Comment un petit nombre de boutons, ou ſeulement un peu de ſuppuration, ont-ils pu développer tout le germe, faire ſortir toute l'humeur, &c ? En vain je m'efforçois de diſſiper ces craintes; je n'ai vu ces inquiétudes ſur le retour de la petite Vérole ceſſer entierement, que dans le petit nombre d'Inoculations, où l'éruption a été abondante & la maladie un peu plus forte, & toujours on a jugé du ſuccès de l'Inoculation & de la difficulté du retour de la petite Vérole, par la quantité de boutons, & par

l'abondance de l'écoulement par les plaies.

Il eſt aiſé de voir combien ces préjugés doivent nuire à la perfection de la pratique de l'Inoculation. Que doit-il arriver en effet ſi on loue le Médecin davantage lorſqu'il réuſſit moins bien, ſinon qu'il tâchera de faire encore plus mal. Si on le remercie lorſqu'on a une petite Vérole abondante, & qu'on ſoit mécontent de lui lorſqu'elle eſt douce & légere, ne s'efforcera-t-il pas d'augmenter la quantité des boutons, ce qui eſt la même choſe qu'augmenter la gravité de la maladie ? Ne doit-il pas être tenté de préparer ſes malades ſelon les préjugés reçus, de les ſaigner, de les purger, &c ? c'eſt-à-dire, de diminuer la

bonté des diſpoſitions naturelles du Sujet pour contenter l'indiſcrete fantaiſie de ceux qui demandent des petites Véroles abondantes, & pour faire valoir davantage ſes ſoins.

Dans cet état de choſes, & pour combattre ces préjugés, j'établirai trois propoſitions. 1°. Que s'il y a des exemples d'une ſeconde petite Vérole, ils ſont ſi rares qu'ils doivent être regardés comme non avenus. 2°. Que la petite Vérole ne revient pas après l'Inoculation. 3°. Que la petite Vérole ne revient pas davantage après une Inoculation qui n'a donné qu'une petite quantité de boutons, & un écoulement peu abondant par les inciſions.

Relativement à la premiere de ces propoſitions, je ferai remarquer

d'abord que je l'énonce ainſi, parce qu'il n'eſt pas queſtion de prouver que le retour de la petite Vérole n'eſt pas poſſible, car cette ſimple poſſibilité ne peut pas nuire à la cauſe que nous défendons, il faut toujours qu'on prouve la fréquence de ce retour, ſi l'on veut attaquer l'Inoculation avec ſuccès.

Pour celui qui délibere s'il doit ſe faire inoculer, c'eſt la même choſe que la petite Vérole ne revienne jamais, ou qu'elle ne revienne que très-rarement. Car s'il eſt infiniment probable que celui qui s'eſt ſoumis à l'Inoculation n'aura pas une deuxieme petite Vérole, cette probabilité doit ſuffire pour déterminer les hommes dans leur conduite à l'égard de l'Inoculation,

comme elle ſuffit pour les guider dans toutes les autres circonſtances de la vie. Or il nous paroît certain, indubitable, démontré, que ſi le retour de la petite Vérole eſt poſſible, (ce qu'on n'eſt peut-être pas en droit de nier) & ſi ce retour a lieu quelquefois (ce qui n'a jamais été bien prouvé), ce retour au moins a lieu aſſez rarement pour qu'on n'en puiſſe rien conclure contre l'Inoculation.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup à prouver cette aſſertion, parce-qu'elle a été portée au plus grand degré d'évidence dans beaucoup d'ouvrages. On peut ſur-tout conſulter l'excellent Mémoire de M. de la Condamine, & la Lettre de M. Tiſſot à M. Haen, Médecin de Sa Majeſté Impériale. Nous nous permettrons

ſeulement quelques réflexions générales, dont quelques-unes n'ont pas encore été préſenteés.

1°. La duplicité de la petite Vérole eſt niée par les plus grands maîtres en Médecine. Depuis Rhasès, Avicenne, Averroës, &c. jusqu'à Boerhave, juſqu'à nos jours, on en peut citer une infinité qui ſoutienent tous qu'on n'a la petite Vérole qu'une fois. Or il eſt impoſſible que cette opinion ſe fût établie dans leur tête, ſi le retour de la petite Vérole étoit fréquent. Il eſt impoſſible qu'on n'eût pas recueilli un grand nombre de faits qui conſtateroient la poſſibilité & la fréquence de ce retour, & que ces faits euſſent échappé aux Médecins les plus habiles & les plus accrédités; réflexion qui

devient preſque une démonſtration, lorſqu'on conſidere la pratique de ces Médecins, l'étendue des pays où ils ont pratiqué, & le nombre de petites Véroles qu'ils ont vues, puiſqu'il faut que pendant pluſieurs ſiecles, & ſur pluſieurs millions de petites Véroles, un ſeul exemple du retour de cette maladie ne ſe ſoit pas préſenté à leurs yeux.

2°. L'Inoculation s'eſt établie dans un grand nombre de pays. Or cela ne peut être arrivé qu'en conſéquence d'une perſuaſion générale & très-forte, que la petite Vérole ne revenoit pas deux fois.

3°. Il y a une eſpece d'Inoculation pratiquée chez tous les peuples de la terre, ſur-tout dans les provinces & dans les campagnes, qui con-

ſiſte à laiſſer les enfans ſains avec les enfans malades de la petite Vérole. Cette pratique très-étendue ne peut s'être établie qu'à la faveur de l'opinion, que la petite Vérole ne revient pas deux fois.

4°. On voit encore que cette opinion eſt univerſelle, par la ſécurité avec laquelle les perſonnes qui ont eu la petite Vérole approchent & gardent ceux qui ſont attaqués de cette maladie. Cette ſécurité eſt générale, de tous les pays, & de tous les tems : elle eſt établie à Paris même, où la crainte de la petite Vérole eſt plus grande qu'ailleurs. Quels doutes peuvent tenir contre une opinion auſſi générale en matiere de fait ?

Je paſſe à ma deuxieme aſſertion,

que

que la petite Vérole ne revient pas plus après la petite Vérole inoculée, qu'après la petite Vérole naturelle.

1°. C'eſt-là une conſéquence néceſſaire de la propoſition que nous venons d'établir. La petite Vérole inoculée, lorſqu'elle donne une grande quantité de boutons, eſt regardée par les ennemis mêmes de l'Inoculation, comme une véritable petite Vérole, qui ne differe en rien de la naturelle, qui produit les mêmes effets dans le corps humain, & qui a les mêmes ſuites.

2°. On a fait depuis moins d'un ſiecle, au moins cent mille Inoculations en Europe, & il n'y a pas encore un fait conſtaté d'une petite Vérole revenue après l'Inoculation. C'eſt-là un argument négatif à la

vérité, mais de la plus grande force.

3°. L'Inoculation s'eſt conſervée & étendue de plus en plus par-tout où elle a été établie. Aucune Nation ne l'a abandonnée après l'avoir adoptée. Or ſi la petite Vérole revenoit après l'Inoculation, on eût certainement quitté une pratique inutile, qui ne garantiſſoit pas des dangers qu'on avoit voulu éviter en s'y ſoumettant. De pareils argumens ſuffiſent pour des perſonnes qui ſçavent raiſonner & ſentir, & tout eſt inutile pour les autres.

Enfin il me reſte à prouver que les Inoculations qui ne donnent qu'une maladie légere, peu de boutons, & un écoulement peu abondant, telles qu'ont été la plûpart des miennes, garantiſſent d'une ſeconde petite

Vérole, auſſi-bien que celles qui donnent une maladie plus grave, auſſi-bien que la petite Vérole naturelle la plus abondante.

1°. Depuis qu'on inocule ſur la terre, ce n'eſt qu'à Paris qu'on a reproché à un Inoculateur de donner peu de boutons; ce n'eſt même que pour moi que ce reproche a été imaginé, & c'eſt le ſeul qu'on m'a fait. Et j'avoue que je le regarde comme un éloge très-flatteur (*a*). Par-

(*a*) Au reſte les Inoculateurs qui aiment le plus les petites Véroles abondantes, méritent quelquefois cet éloge auſſi bien que moi, & il leur arrive d'avoir malgré eux des petites Véroles très-diſcretes, & des maladies très-légeres. La ſeule différence qu'il y ait entre eux & moi, c'eſt que cet accident m'arrive preſque toujours, & que ce n'eſt pas malgré moi; cependant je peux dire auſſi que j'ai eu quelquefois des petites Véroles abondantes. N'eſt-il pas étrange

tout ailleurs l'Inoculation la plus salutaire, est celle qui donne la maladie la plus legere, c'est-à-dire, la moindre quantité de boutons. En un mot, ce n'est qu'à Paris qu'on a méconnu ou feint de méconnoître cette vérité incontestable, que le danger de la petite Vérole est toujours en proposition avec la quantité des boutons ; que l'art de l'Inoculation est de diminuer cette quantité & les accidens qui en sont la suite, & qu'il ne sera poussé à la perfection à laquelle il doit atteindre, que lorsque ces accidens seront nuls ou presque nuls.

2°. Il n'y a pas plus de raison de desirer une grande quantité de bou-

que pour ma défense je sois obligé de citer mes fautes ou les accidens qui me sont arrivés dans la pratique de l'Inoculation ?

tons dans la petite Vérole inoculée, que dans la naturelle. Or il n'eſt jamais venu dans la tête à aucun Médecin de regarder la quantité des boutons comme une choſe déſirable. Selon Sydenham, le point unique & important eſt d'avoir peu de boutons. (*a*) Boerhaave prononce formellement, que toute l'attention du Médecin doit être dirigée à diminuer la quantité des boutons. Tous les Médecins qui ont écrit ſur la petite Vérole, & même ceux d'entre eux qui ont combattu l'Inoculation, penſent de la même maniere.

3°. On ne regarde l'abondance

(*a*) *Rei cardo in eo vertitur ut in varioloſis omnis ſalutis ſpes in exanthematum paucitate reponatur. Diſcrimen in eorum multitudine : & prout plura ſunt hæc vel pauciora, aut moritur, aut vivit Æger.* Sydenham.

des boutons comme un avantage dans l'Inoculation, que parce qu'on imagine que ſans cela l'humeur variolique qui ſe ſeroit portée à la peau, peut affecter les parties intérieures avec un plus grand danger pour le ſujet, ou reſter dans le corps ſans ſe développer, pour reparoître dans d'autre tems. Et quant à l'écoulement, on croit qu'à proportion de ce qu'il eſt plus abondant, la matiere variolique ſe porte aux autres parties en moindre quantité, & que ce qu'on appelle l'*humeur*, eſt mieux chaſſé, mieux purgé, &c. Or nous avons vu un peu plus haut, que ces idées ſur la nature de la petite Vérole, ſont autant de préjugés dont les conſéquences ne peuvent être que funeſtes.

4°. L'idée des avantages d'un écoulement abondant par les plaies, conduisoit naturellement à multiplier les incisions, & à les faire profondes. C'est aussi ce que n'ont pas manqué de faire les premiers Inoculateurs. On a cependant abandonné cette méthode; on ne fait aujourd'hui qu'une ou deux incisions tout au plus, pour être plus sûr de donner la petite Vérole, & l'on ne fait qu'effleurer la peau. Cette pratique est adoptée & louée par ces mêmes personnes, qui regardent l'abondance de l'écoulement par les plaies comme un grand avantage. Pourquoi dans une pareille persuasion ne fait-on pas quatre ou six incisions? Pourquoi ne les fait-on pas profondes? Pourquoi cette contradiction

entre la pratique & les principes ? C'eſt que dans la pratique les inconvéniens ſont viſibles & manifeſtes, & que ces prétendus avantages ne ſont pas clairement vus, même de eux qui les font le plus valoir.

5°. J'éleve ici des doutes qui paroîtront fort étranges; mais je demande ſur quel fondement on ſuppoſe que l'écoulement des plaies eſt plus abondant, parce qu'une partie de la matiere variolique qui feroit ſortie par les boutons, eſt portée à la plaie ? De quel droit ſuppoſe-t-on cette communication entre les boutons & la plaie, & cette révulſion de la matiere variolique ?

Le pus variolique qui ſort par l'inciſion, n'eſt autre choſe que le pus qui étoit deſtiné à remplir les

boutons ſur les bords & au tour de l'inciſion : quelques réflexions vont nous en convaincre.

La partie du corps où le poiſon variolique eſt appliqué, en devient toujours le foyer, & s'enflamme quand la maladie commence. Cette inflammation eſt exactement la même que celle qui précede l'éruption de la petite Vérole confluente dans les autres parties du corps. Elle devient enſuite un amas de taches rouges, comme il arriveroit dans les autres endroits où la petite Vérole ſeroit confluente, & ces taches deviendroient auſſi des boutons.

Mais l'inflammation & l'enflûre tendant la peau, dilatent l'inciſion & détachent ſes bords, même quand elle eſt déja cicatriſée; & la matie-

re qui, pendant la ſuppuration, auroit formé les boutons dans les environs de la plaie, trouvant plus de réſiſtance à ſoulever l'épiderme & à former une cloche, qu'à ſortir entre l'épiderme & la peau dans l'endroit de l'inciſion, prend cette derniere route.

Mais, dira-t-on, l'abondance de la ſuppuration par l'inciſion ne prouve-t-elle pas que le pus variolique y eſt apporté de plus loin, & non pas ſeulement des environs de l'inciſion?

1°. La petite Vérole eſt confluente aux environs de l'inciſion, qui devient, comme nous l'avons dit, le foyer de la maladie. L'écoulement peut donc être abondant, ſans que les boutons ſemés ſur les autres

parties du corps contribuent à l'augmenter. A quoi il faut ajouter que cet écoulement du pus variolique, continué pendant tout le tems de la ſuppuration, convertiſſant l'inciſion en une plaie d'une mauvaiſe nature, doit néceſſairement y produire abondamment l'eſpece de ſuppuration commune à toutes les plaies; & ſe confondant avec l'écoulement variolique, augmenter l'écoulement total.

2°. Si on perce avec une épingle un bouton de petite Vérole, & qu'on en faſſe ſortir le pus, au bout de dix ou douze heures on trouvera le bouton rempli comme auparavant; de façon qu'en commençant cette opération auſſi-tôt que le bouton ſuppure, & la continuant pen-

dant tout le tems de la suppuration ; on vuidera le bouton huit ou dix fois ; & on aura huit ou dix fois plus de pus variolique, qu'il n'y en auroit eu si le bouton n'avoit pas été percé. Qu'on nous explique d'où vient cette plus grande abondance de pus ; ce n'est pas des boutons voisins qui demeurent dans le même état, quoique la suppuration soit augmentée dans le bouton qu'on a percé. C'est ainsi que l'abondance de pus qui suinte de l'incision, ne prouve pas que les boutons des autres parties du corps portent leur pus à la plaie ; ou du moins ne prouve pas que si ce pus y est porté, il y en ait moins pour cela dans les autres parties du corps.

3°. On a essayé de traiter la petite Vérole en perçant tous les bou-

tons. En procurant des écoulemens ainſi multipliés, d'après les idées que nous combattons ici, il ſemble qu'on devoit produire les effets les plus ſalutaires ; toute la matiere variolique devoit ſortir ; ſans doute le pus ne pouvoit ſe porter en aucun autre endroit dangereux ; le ſuccès devoit être ſûr : rien de tout cela. Le pus s'eſt augmenté à proportion des iſſues qu'on lui a fournies ; la maladie a été tout auſſi dangereuſe, & plus cruelle, & on a abandonné cette pratique inutile & vicieuſe, qui devoit pourtant être excellente, admirable, ſi ce qu'on dit des avantages de l'écoulement de la matiere variolique étoit vrai.

4°. Dans les principes que nous combattons, la ſuppuration & l'é-

coulement devroient ſe partager entre les inciſions, & être d'autant moindres pour chaque plaie, qu'il y en auroit un plus grand nombre. Cependant, ſi au lieu d'une ſeule inciſion, on en fait quatre ou ſix, l'écoulement de chacune ſera auſſi grand que s'il n'y en avoit qu'une ſeule.

Enfin, loin que l'abondance de l'écoulement par l'inciſion ſoit une cauſe d'affoibliſſement de la maladie, & de diminution de la quantité des boutons, il eſt l'effet de la force de la maladie, & toujours en proportion avec la quantité des boutons. Ainſi deſirer un écoulement très-abondant, c'eſt deſirer d'avoir une maladie plus grave, & s'affliger de ce que les boutons ſont

en petite quantité, & l'écoulement moins abondant, c'est être ingrat envers la nature, & se plaindre de l'Art, lorsqu'on devroit s'en louer le plus.

Tout ce qu'on vient de voir, relativement à l'écoulement du virus variolique par les incisions, détruit un des avantages qu'on attribue à l'Inoculation; & peut-être quelques-uns des partisans de cette pratique desapprouveront-ils que j'aie dit sur cela mon opinion avec autant de franchise, mais j'ai toujours été persuadé qu'il ne faut jamais défendre la vérité avec les armes du mensonge. Tôt ou tard les hommes se détrompent, & une mauvaise raison nuit alors à une bonne cause, qui se

feroit foutenue fans cette mauvaife raifon (*a*).

(*a*) On a donné bien d'autres avantages à l'Inoculation ; mais les feuls qui foient réels & importans, font, 1°. le choix du Sujet : 2°. le choix de la matiere ; 3°. le choix du foyer. Je me fuis affez étendu fur les deux premiers articles dans le deuxieme Chapitre de cet Ouvrage. Je dirai quelque chofe ici fur le choix du foyer.

L'endroit où le poifon variolique s'applique pour la premiere fois, devient toujours le foyer de la maladie, c'eft-à-dire que le virus y agit plus fortement, que les boutons y font en plus grande abondance, & que cette partie eft plus fortement affectée que les autres. On a vû plus haut, que dans la petite Vérole prife par la contagion ordinaire, le poifon s'applique le plus fouvent à l'eftomac par la déglutition ; à la bouche, au nez & aux poumons par la refpiration. On fçait que la caufe immédiate de mort dans les perfonnes qui périffent de la petite Vérole, eft prefque toujours l'inflammation dans les poumons, ou dans les organes de la refpiration, ou dans l'eftomac ; & on ne peut pas

Voilà ce que j'avois à dire pour la défenſe de l'Inoculation, relati-

douter que cette inflammation ne ſoit l'effet du poiſon variolique, qui s'étant appliqué pour la premiere fois à ces parties délicates & eſſentielles à la vie, y a formé le foyer de la maladie, & y a produit les mêmes effets que nous voyons dans les parties extérieures auxquelles on applique le poiſon en inoculant. L'ouverture des cadavres prouve la vérité de cette obſervation : elle montre l'action terrible du poiſon ſur ces organes ; & même avec de l'attention & de l'adreſſe dans la diſſection, on peut parvenir à connoître le point précis où le poiſon s'eſt appliqué la premiere fois.

On voit par ces faits, de quel avantage il eſt de pouvoir déterminer à ſon gré la partie du corps où l'action la plus grande du poiſon variolique s'exercera. C'eſt ce qu'on fait en inoculant.

Ce ſeroit-là le plus déciſif des avantages de l'Inoculation, s'il n'y en avoit pas un auprès duquel tous les autres diſparoiſſent : c'eſt qu'on meurt de la petite Vérole naturelle, & qu'on ne meurt point de la petite Vérole inoculée, en

vement à la crainte du retour de la petite Vérole. Les perſonnes qui voudront mettre dans l'examen de cette queſtion l'attention qu'elle mérite, & la bonne-foi qu'il y faut apporter, trouveront, je penſe, ces raiſons déciſives, & conviendront qu'il eſt prouvé que le retour de la petite Vérole, ſi jamais il a lieu, eſt aſſez rare pour qu'on n'en puiſſe rien conclure contre la pratique de l'Inoculation.

prenant les précautions néceſſaires, mais ſimples & faciles. Avec cette vérité, qui eſt de fait & indubitable, il importe peu de ſçavoir *ſi l'écoulement diminue la quantité des boutons*, s'il *détourne le virus variolique des parties nobles*, s'il *eſt meilleur d'avoir une petite Vérole bien conditionnée*, &c. la cauſe de l'Inoculation eſt décidée pour les perſonnes qui veulent ſe laiſſer conduire par l'expérience & les faits; guides plus sûrs en Médecine que les plus profonds raiſonnemens.

Cependant il ſeroit utile de conſtater ſi la petite Vérole revient ou non, quand il n'y auroit qu'un exemple de ce retour ſur cent mille petites Véroles, ſoit pour évaluer avec plus de préciſion les avantages de l'Inoculation, ſoit pour ſe former des idées plus juſtes ſur la nature de la petite Vérole.

Il eſt bien étrange que dans une queſtion de fait, & relativement à une maladie à laquelle tous, ou preſque tous les hommes ſont ſujets, qu'on connoît & qu'on obſerve depuis plus de douze ſiecles, il reſte encore autant d'incertitude. D'après cet exemple, on eſt forcé de penſer que les connoiſſances humaines, même en matiere de faits, ſont bien

incertaines, ou que l'amour du vrai eſt bien rare parmi les hommes.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on veut diſſiper tous les doutes ſur cette queſtion, voici, je crois, les meilleurs moyens pour y parvenir.

Si le retour de la petite Vérole naturelle, après la petite Vérole priſe par l'Inoculation, a lieu quelquefois, on ne manque ſur cela de faits bien conſtatés, que parce que juſqu'à préſent on n'a pas mis aſſez d'attention à obſerver, & parce que l'attention n'a pas été excitée & réveillée par des motifs ſuffiſans.

Le meilleur moyen de réveiller cette attention, ſeroit, ce ſemble, de joindre le motif de l'intérêt à tous les autres, & de récompenſer celui

qui, en produiſant un fait bien conſtaté, nous mettroit en état de décider cette queſtion.

Pour cela il faudroit deſtiner une ſomme un peu conſidérable à la la premiere perſonne, qui, ayant eu la petite Vérole inoculée, auroit une petite Vérole naturelle.

Pour conſtater l'exiſtence de la petite Vérole donnée par l'Inoculation, il faudroit tenir un regiſtre public, où ceux qui ſe feroient inoculer, & qui prétendroient à la recompenſe promiſe, fiſſent inſcrire leurs noms, avec une atteſtation de Médecins de la Faculté de Paris, en nombre ſuffiſant, pour ne laiſſer aucun doute ſur la réalité de la premiere petite Vérole (*a*); & quant à la

(*a*) On peut s'aſſurer même après l'Inocu-

ſeconde, on exigeroit une atteſtation ſemblable de ſix Médecins, par exemple, qui euſſent vu le malade dans les périodes de la maladie où la petite Vérole eſt caractériſée.

L'effet d'un pareil établiſſement ſeroit de donner au fait du retour d'une petite Vérole, s'il arrivoit, un aſſez grand degré d'authenticité & de publicité, pour qu'on pût déſormais le regarder comme conſtant & indubitable.

lation, ſi la perſonne inoculée a eu la petite Vérole par l'Inoculation, d'après la nature de la cicatrice à l'endroit de l'inciſion; cette cicatrice eſt très-différente de la cicatrice d'une inciſion ordinaire, quelque grande & quelque profonde qu'elle ait été. C'eſt par cette cicatrice qu'on diſtingue dans le Levant les Sujets qui ont pris la petite Vérole par l'Inoculation.

Il faudroit le former dans une grande ville, parce que, comme le cas ne peut être que fort rare, s'il arrive, ce ne peut être que dans une grande ville où il y auroit un grand nombre d'Inoculés, & où il ſeroit plus facile de conſtater l'exiſtence de la maladie, par l'atteſtation d'un certain nombre de Médecins. Par toutes ces conſidérations réunies, Paris ſembleroit l'endroit où il conviendroit le mieux de propoſer cette eſpece de prix.

J'ai exhorté, & j'exhorte encore, tous ceux qui ont eu la petite Vérole de mon Inoculation, à ſe ſoumettre à une ſeconde Inoculation, (comme je les exhorte auſſi à s'expoſer librement à la contagion,) perſuadé que je ſuis, que cette opéra-

tion ſera pour eux ſans ſuite & ſans danger (*a*).

(*a*) On me demande ſouvent ce que devient la matiere variolique appliquée à une inciſion faite à une perſonne qui a déja eu la petite Vérole ; ce que devient ce virus introduit dans le ſang. Je réponds que je n'en ſçais rien, & que le Médecin n'eſt pas obligé de ſuivre la marche de la nature dans des ſentiers auſſi obſcurs ; peut-être que ce virus n'entre pas dans le ſang ; peut-être, &c.

Quand une perſonne, qui n'eſt pas ſuſceptible de la petite Vérole, reſpire dans l'atmoſphere de quelqu'un qui en eſt attaqué, il eſt certain que les miaſmes de ce virus répandus dans l'air, paſſent dans les poumons. Il n'eſt pas plus aiſé d'expliquer en ce cas ce que le virus devient. Les poiſons en général ſont relatifs : la juſquiame nourrit les cochons, l'ellébore engraiſſe les chevres, les grives mangent la ciguë, & ces ſubſtances végétales ſont cependant pour l'homme des poiſons mortels. Dans l'hiſtoire des maladies contagieuſes, on voit auſſi que les virus ſont ſouvent *relatifs*, même dans l'eſpece humaine, c'eſt-à-dire, qu'ils agiſſent ſur un homme & n'agiſſent pas ſur un autre, quoiqu'appliqués

qu'appliqués à l'un & à l'autre. C'est ainsi que le virus variolique paroît, au moins jusqu'à présent, n'exercer son action qu'une fois.

Voilà bien des choses sur lesquelles on doit dire, que sçais-je? Mais ce qu'on sçait, & ce que tous les Inoculateurs ont remarqué aussi-bien que moi; c'est que lorsque le virus variolique ne donne pas la petite Vérole, il ne produit aucun effet.

Des expériences répétées, ne laissent aucun doute sur cela. J'ai vu dans le Levant des Médecins plus curieux qu'humains, qui avoient fait prendre avec les alimens, respirer par le nez, insérer dans des plaies de la matiere variolique en quantité considérable à des personnes qui avoient eu la petite Vérole, sans qu'il s'en fût suivi aucun effet sensible.



CONCLUSION.

NOus avons combattu les préjugés qui s'oppoſent encore à l'établiſſement & aux progrès de l'Inoculation ; mais il nous ſemble qu'ils tiennent tous à une cauſe générale, qu'il eſt important que nous recherchions, & que nous faſſions connoître : car ſi nous pouvons mettre à découvert la ſource d'où découlent ces erreurs, nous parviendrons bien plus facilemens à la tarir & à faire goûter la vérité.

Un coup-d'œil rapide ſur l'hiſtoire de l'Inoculation chez les différentes Nations, nous conduira naturellement à reconnoître cette cauſe, en

nous faisant voir cette pratique adoptée ou rejettée, éprouvant plus ou moins de résistance, selon certaines circonstances.

Nous voyons l'Inoculation établie depuis un tems immémorial chez les Nations les plus nombreuses de l'Asie & de l'Afrique: portée dans la Géorgie & la Circassie, elle s'y étend en peu de tems. Une femme, vers la fin du siecle passé, commence à inoculer à Constantinople, & bien-tôt l'Inoculation y devient commune, & pénetre dans les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. Nous la voyons connue en Angleterre, dans le pays de Galles depuis un grand nombre de siecles, sans qu'on puisse déterminer quand elle a commencé de l'être. Nous la

voyons s'introduire dans ces derniers tems, sans obstacles, dans quelques Provinces de la Grande-Bretagne, dans les montagnes d'Ecosse, & jusques dans les Orcades. Transplantée en Amérique, elle y prend en peu de tems un accroissement prodigieux. Elle pénétre en Suisse, en Westphalie, dans les Provinces de la Suede & du Dannemarck. En Italie, elle fait des progrès dans les provinces & dans les campagnes de l'Etat Ecclésiastique & de la Toscane. En France, elle gagne avec plus de facilité dans les pays éloignés de la capitale.

D'un autre côté, l'Inoculation éprouve plus de difficultés à s'établir en Europe qu'en Asie. Cette découverte annoncée au commence-

ment du ſiecle par Timoni & Pylarini, y demeure ſtérile pendant pluſieurs années. Portée à Londres en 1721, quoique ſous les auſpices les plus favorables, elle y eſt attaquée avec la plus grande violence, & obligée de ſe refugier en Amérique. Revenue dans la Grande-Bretagne, c'eſt dans la capitale qu'elle a le plus de peine à s'établir. Autoriſée à Rome par quelques ſuccès, elle n'y fait aucun progrès. Favoriſée à Florence par le Gouvernement, par l'établiſſement d'un Hôpital (*a*), elle ne devient point commune dans la ville. Enfin apportée en France, c'eſt à Paris qu'elle eſt combattue

(*a*) Cet établiſſement eſt dû à M. le Maréchal Botta, dont on connoît le zele actif & éclairé pour le bonheur du Pays confié à ſes ſoins.

avec le plus de violence & d'acharnement.

Ces faits nous conduisent à une observation générale, que l'Inoculation a d'ordinaire trouvé plus d'opposition dans chaque pays, à mesure que les peuples ont été plus policés, plus éclairés, plus instruits ; & qu'elle s'est établie, avec d'autant plus de facilité dans les pays où elle a été une fois connue, qu'elle y a trouvé plus d'ignorance, de grossiéreté & de barbarie.

Ce phénomene qui peut paroître étrange au premier coup-d'œil, n'est pas difficile à expliquer. L'homme inculte & ignorant, qui a peu d'idées, qui raisonne peu, voit que tous, ou presque tous les hommes ont la petite Vérole ; que tous, ou

presque tous, ne l'ont qu'une fois; que quand ils l'ont naturellement, souvent ils en meurent, ou en sont dangereusement malades; que lorsqu'ils l'ont par la voie de l'Inoculation, ils ne sont que très-légérement indisposés, & n'en meurent presque jamais: de-là il passe à une conséquence pratique & se fait inoculer.

L'homme instruit au contraire, l'homme policé, le peuple raisonneur, accoutumé à réfléchir davantage, à combiner des rapports, à s'entretenir d'économie animale, de médecine, &c. raisonne beaucoup sur les faits; & ses raisonnemens subtils, fondés sur des demi-connoissances qui égarent presque toujours, dictés par les préventions, par l'es-

prit de parti, plus commun dans les ſociétés policées, l'écartent ſouvent de la vérité pratique, à laquelle les ſimples & les ignorans ſont conduits plus directement que lui.

Mais ces raiſonnemens qui égarent, ces préventions, & en général toutes les opinions que l'homme policé adopte en matiere de Médecine, lui viennent de ceux qui cultivent cette Science par état. Rien de plus éloigné des connoiſſances communes, que les connoiſſances en Médecine; & l'incrédule qui regarde l'Art comme chimérique, & le ſuperſtitieux qui l'adore comme tout-puiſſant, parlent de ce qu'ils n'entendent pas. Tous n'ont d'autres idées en Médecine, que celles qu'ils reçoivent des Médecins, vraies ou

ou fausses, selon les maîtres qu'ils ont eu, mais toujours imparfaites, détachées qu'elles sont de la chaîne des vérités qui forment l'ensemble de l'Art.

C'est donc des Médecins que viennent les idées favorables ou contraires à l'Inoculation, répandues dans la Société. C'est d'eux qu'a toujours dépendu le sort de l'Inoculation ; c'est eux qu'on a toujours regardés comme les juges naturels de cette question.

Maintenant en revenant sur le tableau de l'histoire de l'Inoculation que nous venons d'ébaucher, nous voyons d'un côté que ces pays où l'Inoculation s'est introduite avec facilité, la Géorgie, la Circassie, Constantinople, & les provinces

reculées de cet Empire, les montagnes d'Ecosse, les Orcades, l'Amérique, quelques petites villes, & les campagnes en Italie, &c. sont précisément les lieux où la Médecine est moins connue, où les Médecins ont le moins de pouvoir & de crédit ; & que les pays où cette pratique a éprouvé les plus grands obstacles à son établissement, comme l'Angleterre, la France, l'Italie, & dans tous ces pays, les grandes villes, (*a*) Londres, Paris, Rome, Florence, sont ceux où les Ecoles de Médecine sont les plus florissantes, où il y a un plus grand nombre de Médecins, où la Médecine

(*a*) N. B. Que dans les grandes Villes, de l'aveu de tous les Médecins, la petite Vérole est plus meurtriere qu'ailleurs.

est en plus grande considération.

Presque tous les écrits publiés contre l'Inoculation, ont été faits par des Médecins, tandis que ses plus grands Apôtres, l'Evêque de Vorcester en Angleterre, M. de la Condamine en France, M. Chaiz en Hollande, M. Daniel Bernoulli en Suisse, n'ont point été Médecins.

Lorsque quelques Médecins ont été favorables à l'Inoculation, ils ont toujours été regardés par leurs confreres, presque dans tous les pays, comme des ennemis, & décriés ou persécutés comme tels. Enfin partout où le Gouvernement a résisté à l'établissement de l'Inoculation, c'est presque toujours parce qu'il a négligé

l'examen des faits, qui seuls suffisoient cependant pour décider la question, & qu'il a consulté les Médecins.

Ce sont donc les Médecins, généralement parlant, qui sont les plus grands ennemis, & nous pouvons dire les seuls ennemis de l'Inoculation; & lors même que des hommes qui ne sont pas Médecins, s'opposent à son établissement, lorsqu'ils empruntent les armes de la Religion, de la Morale, ou de la Politique, c'est le Médecin qui leur a fourni ces armes, c'est le Médecin qui les instruit & les excite à s'en servir.

Il n'y a que deux manieres d'expliquer cette opposition des Méde-

cins, dans toutes les grandes villes de l'Europe, à l'établissement de l'Inoculation.

La premiere est de supposer que cette résistance est en eux l'effet de la conviction, que l'Inoculation est une pratique absurde, meurtriere, funeste à l'humanité, & contraire à la Religion. La seconde est d'imaginer que leur principal motif est cette passion, qui meut plus ou moins fortement tous les hommes, & qui se cache à nos yeux avec tant d'adresse, l'intérêt personnel.

La premiere explication peut souffrir d'assez grandes difficultés.

1°. On ne comprend pas trop bien comment la conviction que l'Inoculation est une pratique homicide, peut s'établir dans la tête

d'un homme de bonne foi avec lui-même, après tant de faits connus, après tant d'ouvrages qui paroissent démonstratifs en sa faveur.

2°. La conduite qu'on a tenue en résistant à l'Inoculation, paroît difficile à concilier avec la bonne foi qu'on met ordinairement dans la recherche de la vérité, lorsque l'intérêt personnel ne nous écarte pas de la route qui y conduit. L'amour du vrai & du bien des hommes agit avec droiture & simplicité; dans une cause aussi noble on ne se sert pas de moyens bas & petits, & avec ces grands motifs on n'employe pas les armes du mensonge & de la calomnie comme on a fait si souvent contre l'Inoculation.

3°. Celui qui résiste par convic-

tion & qui eſt abſolument de bonne foi avec lui-même, ne travaille pas à empêcher les expériences, parce qu'il eſt entierement perſuadé que les expériences confirmeront ſon opinion, & qu'après tout, cherchant uniquement la vérité, peu lui importe que l'expérience le conduiſe à un réſultat qu'il n'avoit pas prévu, pourvu qu'elle le conduiſe au vrai, comme elle fait toujours : au contraire, le grand ſoin des perſonnes que les paſſions animent contre les idées nouvelles, eſt toujours d'empêcher les expériences & l'inſtruction. Leurs plus grands efforts s'exercent contre la vérité naiſſante ; ils veulent l'étouffer dans ſon berceau, parce qu'ils ſçavent bien, ou au moins ils ſentent confuſément

qu'elle prend en peu de tems de l'accroissement & des forces, & qu'alors elle triomphe de tout. L'Inquisition qui condamna Galilée, auroit certainement anéanti, si elle avoit pu tous les Telescopes existans; & un bon Péripatéticien eut bien cassé le premier Tube de Toricelli.

Qu'on examine d'après cette observation la conduite des ennemis de l'Inoculation dans toutes les grandes Villes de l'Europe; à Paris, par exemple, depuis qu'on y avoit introduit cette pratique, on s'occupoit à controuver mille calomnies contre elle. L'Inoculation n'empêchoit point le retour de la petite Vérole, l'Inoculation laissoit à sa suite des accidens terribles, l'Inocula-

tion faisoit périr beaucoup de monde. Cependant l'Inoculation gagnoit. Enfin en 1762 & en 1763, près de 200 personnes sont inoculées à Paris; si on laisse encore une année à de nouvelles expériences, la voilà établie sans retour dans la Capitale. Que fait-on? On allarme le zele des Magistrats par de fausses délations, & on fait les plus grands efforts pour empêcher les expériences mêmes. Est-ce ainsi que se conduisent ceux qui aiment les hommes & la vérité?

4°. L'Inoculation reçue aujourd'hui à Londres par tous les Médecins, y a été combattue à sa naissance par tous, ou presque tous les Médecins. Les connoissances qu'on avoit il y a 30 ans sur cette matiere,

étoient exactement les mêmes que celles qu'on a aujourd'hui ; comme on peut s'en convaincre en comparant les Ecrits de ce tems-là, avec ceux qu'on a publiés depuis. Il y avoit un nombre suffisant d'expériences de faites à Londres même, puisque la même expérience faite mille fois a, à peu près, autant de force que répétée cent mille fois ; & que d'ailleurs on pouvoit dès-lors compter en faveur de l'Inoculation le nombre infini d'expériences faites dans le reste du monde. Les motifs de persuasion pour les Médecins Anglois, étoient donc en 1730 les mêmes qu'à présent : ce n'est donc pas par conviction qu'ils résistoient alors à l'établissement de l'Inoculation. En suivant le même raisonne-

ment, si dans dix ans d'ici l'Inoculation est commune à Paris, ce qui pourra bien arriver, & que tous les Médecins se montrent persuadés de son utilité, comme les preuves en sa faveur seront alors les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui, ne sera-t-il pas démontré que plusieurs d'entre ceux qui résistent à présent, n'auront pas résisté par conviction.

5°. Enfin l'Histoire de la Médecine fournit beaucoup d'exemples d'une conduite toute semblable, & autorise malheureusement à juger peu favorablement les Médecins de toutes les grandes Villes de l'Europe dans cette occasion. Il y a trois remedes en Médecine dont l'efficacité est connue, & qui seuls valent

presque tous les autres, l'Antimoine, le Mercure & le Quinquina. Tous les trois ont été combattus avec la plus grande violence. On ne peut apprendre aujourd'hui sans étonnement & sans horreur, tout ce qu'on a fait pour en empêcher l'usage, & certainement ce n'étoit pas par conviction & par amour pour l'humanité (*a*).

(*a*) On remarque en général dans l'Histoire de la Médecine, que plus les découvertes ont été grandes, vraies & utiles, & plus elles ont trouvé d'obstacles à s'établir. Voilà pourquoi tous les Médecins de l'Europe se sont élevés contre la circulation du sang démontrée par l'immortel Harvey. Voilà pourquoi leur résistance a duré près d'un demi-siecle, tandis qu'on voit continuellement s'établir & s'accréditer sans obstacles les remedes les plus dangereux & les opinions les plus absurdes dans la théorie & dans la pratique de cet Art. Ce n'est pas qu'on haïsse la vérité comme vérité; mais une vérité nou-

Mais quel intérêt peuvent avoir eu les Médecins dans toutes les gran-

velle, lorſqu'elle eſt importante, attaque & détruit un plus grand nombre d'erreurs établies, par cela même qu'elle eſt importante. Elle attaque ſur-tout des opinions que nous pouvons appeller *d'état* & de *conduite*; des opinions d'après leſquelles on agit depuis un grand nombre d'années; des opinions pratiques. Lorſqu'il n'eſt queſtion que d'une opinion purement ſpéculative, la réſiſtance n'eſt pas ſi grande, & quoiqu'on y tienne encore par le motif de l'amour propre, on n'y eſt pas attaché par un auſſi grand nombre de conſidérations, ni par des raiſons auſſi fortes. Un Philoſophe peut changer d'opinion ſans que perſonne s'en apperçoive; mais celui qui a gouverné les hommes & qui les a rendu malheureux par de faux principes en matiere d'adminiſtration; celui qui en a tué beaucoup d'après des idées fauſſes en Médecine, ne peuvent changer de maximes ſans que leur changement ſoit viſible à tous les yeux; & c'eſt-là un terrible obſtacle que peu de perſonnes ont le courage de ſurmonter, & qui peut être tellement fortifié par le concours de certai-

des Villes de l'Europe à combattre l'Inoculation ? & en ſuppoſant que cette intérêt ſoit réel , comment un pareil motif peut-il déterminer des hommes à s'oppoſer à l'établiſſement d'une pratique dont ils connoîtroient l'utilité pour le genre humain ?

Nous remarquerons d'abord que quand nous ne pourrions pas répondre d'une maniere bien ſatisfaiſante à ces queſtions , on ne ſeroit pas en droit pour cela de rejetter une explication qui paroît fort naturelle. Il

nes circonſtances , qu'il ſeroit preſque au-deſſus de l'homme de remporter ſur lui-même une pareille victoire.

Ceci nous fait craindre que comme l'Inoculation eſt certainement la découverte la plus utile à l'humanité qui ait jamais été faite, elle n'ait encore bien des contradictions à eſſuyer.

y a en morale des phénomenes très-difficiles à expliquer, à concilier avec les idées que nous avons d'ailleurs de l'humanité, & qui n'en sont pas moins constatés & moins indubitables.

On demande quel intérêt peuvent avoir des Médecins à combattre l'Inoculation. Il étoit de l'intérêt des Médecins de s'opposer à une pratique nouvelle qu'ils ignoroient. Il étoit de l'intérêt des Médecins qu'un Inoculateur n'obtînt pas la confiance publique; que les Médecins étrangers qui portoient les premiers cette pratique dans un pays, & les Médecins nationaux leurs confreres qui l'adoptoient, ne prissent pas beaucoup de crédit. Enfin il étoit de l'intérêt des Méde-

cins qu'on ne retranchât pas une grande Province de leur empire. Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour déterminer le cœur humain.

On ne comprend pas d'abord comment des motifs semblables ont pu balancer dans l'esprit des Médecins de toutes les grandes Villes de l'Europe, l'intérêt de l'humanité. Cependant avec quelque attention & quelque connoissance du cœur humain, on parvient à expliquer ce phénomene d'une maniere assez naturelle.

D'un côté ces motifs de l'intérêt particulier ne se présentent pas sous un jour aussi odieux à celui qui s'y laisse conduire. Il ne se rend pas un compte bien exact de ce qui se passe dans son ame ; il néglige de

ſonder dans les replis de ſon cœur où cet intérêt ſe cache de lui. Si des ſcrupules ſe préſentent, il les écarte ou ne leur accorde qu'une réflexion légere & fugitive, & ſon cœur eſt d'autant moins coupable, que ſon eſprit eſt moins attentif.

D'un autre côté, le motif du bien général s'affoiblit à ſes yeux, parce qu'il n'y refléchit pas aſſez pour en être fortement frappé. Il éleve quelques doutes qui ne ſont pas abſolument dépourvus de vraiſemblance ; il adopte ſans beaucoup d'examen tous ceux qui ſe préſentent ; il eſt ſéduit par un ſophiſme qu'il ne veut pas prendre la peine de démêler, par un fait qu'il ne cherche pas à approfondir ; & cet avantage que l'humanité retireroit de l'établiſſe-

ment d'une pratique nouvelle, quoique connu de lui (par une contradiction très-ordinaire dans l'esprit humain), devient à ses yeux presque problématique.

Il n'y a point d'homme assez méchant pour désirer un grand mal aux hommes par le motif d'un petit intérêt particulier, si la grandeur du mal & la petitesse de l'intérêt étoient bien présentes à son esprit; mais si l'on suppose que la véritable idée de ces deux choses s'altere un peu par quelque cause que ce soit, si le contraste de l'intérêt particulier avec le bien général devient moins frappant pour lui, ce qui paroissoit d'abord impossible, devient possible & presque naturel.

Avec cette explication, on com-

prend qu'un juge peut désirer qu'il y ait plus de procès, pour que sa place soit plus lucrative ; qu'un Architecte peut désirer qu'une maison tombe, pour en avoir une nouvelle à bâtir ; qu'un Militaire peut desirer la guerre, & dans cette guerre des batailles sanglantes, pour s'avancer plus promptement ; & qu'un Médecin peut désirer qu'il ne se fasse point d'Inoculations. Tous les Etats qui vivent des malheurs d'autrui sont au même niveau sur cela ; avec cette différence cependant qui est au désavantage de la Médecine, que la pratique de cet Art offrant continuellement aux yeux de l'Artiste la souffrance & la mort, émousse souvant en lui le sentiment précieux de la compassion qui s'affoiblit

comme tous les autres ; par la familiarité trop grande avec les objets qui l'excitent.

Mais il y a des Médecins, & le nombre n'en est pas petit, qui joignent aux lumieres de l'esprit, la droiture & la sensibilité du cœur. Il y en a sur qui les grands motifs de l'amour de la vérité & de l'humanité exercent tout leur empire ; il y en a pour qui la récompense la plus précieuse est le sentiment du bien qu'ils font. C'est à ceux-là que je m'adresse ; c'est eux que je conjure de se réunir pour arracher à la mort cette multitude effrayante de victimes, qu'une maladie cruelle immole tous les jours. Toutes les ressources de notre Art contre les autres fleaux qui affligent les hom-

mes, ne peuvent pas ſauver, comme l'Inoculation, la quatorzieme partie du genre humain. Ainſi en étendant cette pratique & en la rendant univerſelle, ils feront vraiment à l'eſpece humaine le plus grand bien que la Médecine puiſſe lui faire. Quel motif plus noble & plus puiſſant!

Pluſieurs d'entre eux peuvent ſe promettre de voir un jour les fruits heureux d'une pratique ſalutaire étendue par leurs ſoins. L'Inoculation s'établira, parce que ſi les hommes ſont aveugles & méchans, heureuſement ils ſont foibles, & la vérité & la nature ſont plus fortes que les paſſions & les préjugés. L'Inoculation s'établira, parce l'amour

de la conservation l'emporte sur tout, & que les hommes ne peuvent pas se tromper long-tems sur leurs véritables intérêts, parce que toutes les découvertes utiles ont enfin été adoptées, après avoir éprouvé les mêmes contradictions. L'Inoculation s'établira, & il restera à ses ennemis la honte d'en avoir retardé les progrès, & à ses défenseurs la douce satisfaction d'avoir travaillé utilement à la conservation & au bonheur des hommes. C'est cette satisfaction qui sera la véritable récompense de leurs soins; elle seule peut les dédommager des desagrémens dont l'exercice de la Médecine est accompagné, des spectacles affligeans qu'elle leur offre, de

l'injustice des hommes qui les jugent, & souvent de l'ingratitude de ceux qu'ils ont sauvés.

FIN.

P. S. *Je crois devoir avertir, qu'Etranger en France, j'ai emprunté le secours d'un ami pour écrire avec plus de correction dans une langue qui ne m'est pas assez familiere.*